

Hana Arend est née le 9 novembre 1922 à Prague en Tchécoslovaquie. En 1941, elle et ses parents sont déportés au ghetto de Łódź/Litzmannstadt (Pologne), où sa mère est morte. En août 1944, Hana et son père sont déportés à Auschwitz-Birkenau. Hana a survécu la sélection à la rampe, mais a été séparée de son père lors leur arrivée. Son père a été directement envoyé à la chambre à gaz. À la libération, elle faisait du travail forcé dans un camp satellite de Gross-Rosen. Hanuš Arend est né le 26 mars 1922, également à Prague. Lui et ses parents ont aussi été déportés à Łódź en 1941, où ses parents sont morts. Hanuš est arrivé à Auschwitz-Birkenau en 1944 et a quitté le camp lors d'une marche de la mort vers le camp de concentration de Mauthausen (Autriche) où il a été libéré par l'armée américaine.

Hanuš et Hana se sont brièvement rencontrés à Łódź. Après la guerre, cette rencontre fortuite est devenue une union pour la vie. En 1968, après l'écrasement du printemps de Prague, le couple et ses deux enfants, Michal (19) et Eva (15), ont quitté la Tchécoslovaquie et ont trouvé refuge en Suisse. Hanuš enseignait à l'EPF de Zurich et Hana travaillait à Bâle chez Hoffmann-La Roche.

Les deux sont morts à Zurich, Hanuš le 17 février 2004 et Hana le 26 mai 2010.



HANA UND HANUŠ AREND

Témoignages de deux rescapés pragois de l'Holocauste

HANA UND HANUŠ AREND

Témoignages de deux rescapés pragois de l'Holocauste

SÉRIE «MÉMOIRES DE SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE»

- 1 NINA WEILOVÁ, Auschwitz, Matricule 71978
- 2 ERNST BRENNER, J'ai survécu à Theresienstadt
- 3 PETER LEBOVIC, Souvenirs de la plus longue année de ma vie
- 4 JAKE FERSZTAND, Enfance volée*
- 5 SIGMUND BAUMÖHL, Souvenirs d'enfance*
- 6 GÁBOR HIRSCH, De Békéscsaba à Auschwitz et retour
- 7 GÁBOR NYIRÖ, Le fardeau des souvenirs
- 8 IVAN LEFKOVITS, Bergen-Belsen, achevé – inachevé
- 9 ARNOST SCHLESINGER, Une jeunesse privée de liberté
- 10 HANA ET HANUŠ AREND, Témoignages de deux
rescapés pragois de l'Holocauste
- 11 ANDREAS SÀS, Et alors, j'ai commencé à raconter
- 12 KLAUS APPEL, Un matin, ils étaient tous partis*
- 13 FABIAN GERSON, «... sans un adieu!»*
- 14 ANDRÉ SIRTES, En chemin
- 15 CHRISTA MARKOVITS, «J'ai toujours eu de la chance»
EVA ALPAR, Un destin de rescapée à Budapest*

PASSEURS DE MÉMOIRES, Histoire de la série,
traduite en partie dans des classes romandes

* Volumes publiés en juin 2017. Les autres volumes sont publiés en novembre 2017.
Tous les volumes sont disponibles gratuitement en format pdf.
Contact: Service historique DFAE.

IMPRESSUM

Edition originale de la série

«Memoiren von Holocaust-Überlebenden», 2009–2014

Publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung, Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique,
Université de Bâle.

© Ivan Lefkovits

Version française de la série publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung.



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

**Département fédéral des
affaires étrangères DFAE**

**SCHULE
FÜR
GESTALTUNG
BASEL**

Lectorat et éditeurs responsables de la version française

Ivan Lefkovits et François Wisard

Zusammenfassung & Summary (à partir du français)

Caterina Abbati

Mise en page

Christine Jungo, Martin Sommer

Impression

Digitaldruck Buysite AG

© Pour la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Ivan Lefkovits

SOMMAIRE

Volume 10 de la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Auteur

Hana und Hanuš Arend

Photos

Hana und Hanuš Arend

Titre original

Die Last der Erinnerung (2010)

Traduction

Service linguistique du Département fédéral de l'intérieur (DFI),
traduit avec le soutien du Service de lutte contre le racisme (DFI).

Premier tirage

2017

Préface de leur fille 7

HANA AREND-NAGELSTOCK
(1922–2010)

- | | |
|---|----|
| 1. Enfance et adolescence | 9 |
| 2. Ghetto de Łódź | 16 |
| 3. Camp de concentration et d'extermination
d'Auschwitz-Birkenau | 18 |
| 4. Camp de travail de Kudowa-Sakisch | 27 |
| 5. Libération | 28 |
-

HANUŠ AREND
(1922–2004)

- | | |
|---|----|
| 1. Enfance et adolescence | 31 |
| 2. Ghetto de Łódź | 38 |
| 3. Camp de concentration et d'extermination
d'Auschwitz-Birkenau | 41 |
| 4. Marche de la mort vers Mauthausen-Ebensee | 44 |
| 5. Libération | 47 |
-

Zusammenfassung/Summary 50

ANNEXES 58

Curriculum vitae

Notes d'Eva Halter-Arend

Sources et bibliographie

*À la «demande» de mes parents,
en mémoire de mes grands-parents,
pour mon frère et moi, et pour
Benjamin, Jan, Jonathan et Adam,
nos fils et neveux.*

PRÉFACE DE LEUR FILLE

Mes parents étaient tous deux des rescapés de l'Holocauste. En octobre 1941, à 19 ans, ils ont été déportés avec leur famille dans l'un des cinq premiers convois au départ de Prague vers Łódź. Viktor Arend, né le 13 septembre 1888 et décédé le 6 juin 1944, à Łódź, et Olga, née le 20 août 1894 et décédée le 4 mars 1944, à Łódź, sont les parents de mon père. Vilém Nagelstock, né le 28 mars 1877 et décédé le 24 août 1944, à Auschwitz, et Elsa, née le 28 avril 1887 et décédée le 4 juin 1942, à Łódź, sont les parents de ma mère. Je n'ai donc jamais connu aucun de mes quatre grands-parents.

C'est lors de l'enterrement de ma mère, au printemps 2010, que j'ai pris la ferme décision de mettre sur papier les témoignages de mes parents pour contribuer à la série des mémoires de la *Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust*. Je retranscris les textes à la première personne du singulier, comme l'ont fait mes parents dans les interviews¹ qu'ils ont données et ma mère dans les enregistrements audio². J'ai retranscrit leurs réponses par ordre chronologique pour en faire un récit suivi. Pour améliorer la lisibilité, j'ai ajouté en annexe certaines indications sur la méthodologie, les familles et leurs conditions de vie, ainsi que des informations historiques générales.

Par leurs témoignages, mes parents ont voulu communiquer l'indicible à leur famille et faire contrepoids aux négationnistes, dont ils ont observé avec effarement l'émergence dans les années 90. Ce sont ces mêmes motifs qui dictent ma démarche.

EVA HALTER-ARENDE
Muri, 2010



Hana N. avec sa mère, Elsa, née Rezek.



Hana N. avec son père, Vilém, sur la Wenzelsplatz à Prague.

HANA AREND-NAGELSTOCK (1922–2010)

1. ENFANCE ET ADOLESCENCE

Je suis née en 1922 à Prague, fille unique de parents d'âge mûr. À l'époque, la Première République tchécoslovaque³, dirigée par Tomáš Garrigue Masaryk, avait tout juste quatre ans. Au début, nous vivions assez modestement, mais plus tard nous sommes devenus assez riches. Mon père était commerçant; avec un associé, ils avaient monté leur propre affaire de négoce en machines de brasserie dans le quartier de Karlín, à Prague: «Nagelstock & Jelínek». Ma mère s'occupait de la comptabilité. Tandis que mon père était, comme moi, de langue maternelle tchèque, ma mère et sa famille étaient de langue allemande, comme de nombreux Juifs de Prague. Mes parents n'étaient pas engagés en politique; ils étaient des partisans de Masaryk, que nous apprécions en raison de sa position éclairée sur le judaïsme⁴. Du point de vue religieux, nous étions «assimilés», c'est-à-dire absolument pas orthodoxes, mais, comme mes parents le disaient, «de bons Juifs»: deux fois par an, pour Roch Hachana et Yom Kippour, nous allions à la synagogue *Na Vinohradech*, où nous avions notre place attitrée. Nous étions également membres de la *Jüdische Konfraternität*, une œuvre caritative et culturelle juive.

Je fréquentais l'école tchèque et j'étais la seule Juive de tout l'établissement. Je savais que j'étais différente, on me le faisait comprendre à la maison. Par exemple, nous ne fêtions généralement pas Noël. Enfant, je ne trouvais pas cela très agréable, je voulais être comme les autres. J'étais aussi la seule à devoir aller au cours d'éducation religieuse juvaïque. Mes parents tenaient à ce que je connaisse mes racines juives. Même pendant mon temps libre, je ne pouvais pas jouer avec les autres, car après l'école je devais encore apprendre tout un tas d'autres choses: l'allemand, le français, le piano... Ma mère disait qu'une Juive devait savoir plus de choses que les autres.



Hana N. (à droite) en éphèbe portant la tenue traditionnelle de Chodov (avec Eva Klein⁵).



Carte postale des vacances au Wörthersee en 1931 (de g. à d.: Hana N., Margot Töpfer et Eva Petrovská⁶).

Après la prise de pouvoir d'Hitler en 1933, toujours plus de réfugiés juifs quittaient l'Allemagne pour venir à Prague. Parmi eux, il y avait certaines de nos connaissances. Tout comme l'ensemble de la communauté juive, nous avons aidé ces personnes en leur fournissant de l'argent, des vêtements, etc. La fille d'un de nos amis a vécu avec nous pendant un certain temps. Jamais de la vie je n'aurais imaginé ce qui allait nous arriver; nous nous sentions en sécurité.

Bien sûr, nous avons déjà entendu de temps à autre à la radio les discours de ce «fou», comme tout le monde l'appelait. En 1934 ou peut-être en 1935, nous sommes retournés en vacances à Arendsee-Brunshaupten à la mer du Nord et nous avons vu les défilés, les croix gammées et l'agitation qui y régnait; ce n'était pas agréable, mais comme dit, nous ne nous sommes pas sentis directement concernés.

Puis il y a eu les Accords de Munich⁷, et six mois plus tard, les Allemands occupaient Prague⁸. À partir de ce moment-là et jusqu'à notre déportation en octobre 1941, nous avons progressivement été exclus de la vie normale en application des lois raciales⁹: il fallait déterminer qui était aryen et qui était juif. Comme j'étais juive des deux côtés, il n'a pas fallu chercher longtemps.

Les règles ont immédiatement changé: nous n'avions plus le droit d'aller dans les parcs ou d'autres endroits publics, de rester dans la rue après 20 heures, d'aller au théâtre, au cinéma, au restaurant, à la piscine, à la bibliothèque, etc. Nous recevions aussi moins de tickets de rationnement que le reste de la population. Une de mes camarades de classe a dit devant moi que les Juifs n'avaient pas besoin de tickets de rationnement vu qu'ils étaient bien assez riches pour s'acheter tout ce qu'ils voulaient, avant d'ajouter que nous n'avions qu'à émigrer en Palestine, parce que nous ne serions jamais chez nous à Prague. Mais dans mon entourage, elle faisait exception. Dans ma classe et dans mon école, les filles et les enseignants étaient gentils avec moi. D'une certaine manière, ils étaient eux aussi poursuivis en tant que Tchèques dans le nouveau protectorat de Bohême-Moravie.

Financièrement aussi, nous étions maintenant en mauvaise posture: lors de la parution du décret relatif au droit de propriété des Juifs, mon père et son associé avaient vendu leur entreprise à une ancienne collaboratrice «aryenne», censée continuer à gérer l'entreprise à son nom au même endroit. Mon père et Monsieur Jelínek ont tout de suite été arrêtés et emprisonnés pendant six semaines. Ma mère a pris un avocat non juif, tandis que celui de Madame Jelínek l'était. Aucun des deux n'a pu faire quoi que ce soit.

Dans notre entourage, certains ont commencé à penser à émigrer. Il y avait à Prague un office chargé de l'émigration des Juifs; cela coûtait cher, mais il était encore possible de partir. Ma cousine du deuxième degré, Liduška Schnitzler, bien plus âgée que moi, et son mari Poldi, professeur d'hébreu, sont partis en Palestine avec leur fils Tanny; il me semble que c'était en 1939.

J'étais censée partir avec eux, j'avais déjà un certificat du conservatoire de Jérusalem, j'ai rejoint le Hachomer Hatzair, j'ai chanté «Shalom Charim» et me suis préparée à une vie de travail dans un kibboutz. Mais mes parents se sont ravisés au dernier moment, trouvant que j'étais encore trop jeune. Et à vrai dire, j'étais plutôt contente. Nous avons alors déménagé «volontairement» à l'intérieur de notre maison, passant de notre appartement six-pièces à un deux-pièces; nous nous sommes aussi défaits, toujours «volontairement», de tous nos bijoux, de toute l'argenterie, de la radio, enfin de tout ce qu'il fallait donner. Au début, ma mère ne voulait rien céder du tout. Mon père et moi avons peur qu'elle ne cache quelque chose, mais elle avait peur, elle aussi, et nous avons donc finalement remis tout ce qu'on nous demandait.

En septembre 1940, j'ai été exclue de l'école. Ça a été brutal pour moi. J'étais à une année de la maturité. Je suis encore sur la photo de septième. Pour l'anniversaire des 50 ans de maturité de notre classe, mes camarades ont fait un montage pour que j'apparaisse sur la photo.

Pendant un certain temps, avec d'autres connaissances juives, nous nous retrouvions chez l'un ou l'autre pour préparer la maturité externe au gymnase juif de Brno.



Lydia et Leopold Schnitzler avant leur émigration.



Hana N. (3^e en haut à gauche), au printemps 1940.



Hana N., rangée du bas, tout à droite.



Hana N. (assise), chez les Vachtl.

En mars 1941, les Allemands ont aussi fermé ce dernier gymnase juif du protectorat. À partir de ce moment-là, je passais mes journées à la maison à jouer au piano. Un jour, nous avons reçu une lettre anonyme disant qu'il fallait que j'arrête de jouer.

Le port de l'étoile jaune a été obligatoire à partir de juin 1941. Au début, je la portais encore avec une sorte de fierté, m'identifiant à elle. Un jour, j'ai rencontré dans la rue une de mes camarades de classe. D'après les règles en vigueur, je devais lui signaler que j'étais juive et changer de trottoir, mais elle me dit: «Hanko, neblázní!», ce qui signifie «Hanni, tu délirés?» Il n'y avait pas beaucoup de sympathisants nazis dans notre entourage. Beaucoup de nos connaissances et amis non juifs nous ont bien traités. Et de notre côté, nous faisons bien sûr attention à ne pas les mettre en danger. Quand j'allais chez ma professeure de piano, Ilona Štěpánová, que j'aimais beaucoup, je me changeais dans une autre maison où j'enfilais une robe sans étoile jaune. Elle a continué à me donner des leçons de piano pendant longtemps, à ses risques et périls. Mon profes-



Hana N.
vers 1940.

seur d'harmonie (je prenais encore des cours d'harmonie à cette époque!), un Tchèque, est encore venu chez nous pour me donner un cours la veille de notre déportation.

En octobre 1941, lorsque nous avons reçu la convocation de déportation, nous sommes allés nous annoncer. À l'époque, mon père avait déjà plus de 60 ans et il avait l'habitude de dire: «Je suis propriétaire de deux maisons, je ne vais pas faire la queue pour une soupe!». Plus tard, dans le ghetto, il ne sera que trop content de faire la queue pour une soupe. Nous n'avons pas laissé nos affaires à nos amis, parce que nous pensions que c'est là que les nazis iraient les chercher; nous les avons laissées à des gens dont nous n'étions pas très proches, mais je n'ai bien sûr rien pu récupérer par la suite. Après coup, je trouve que nous n'avons pas été très malins. Nous avons par exemple laissé nos tapis persans à la teinturerie.

Pour partir, ma mère m'avait pris des robes d'été. Je lui ai dit: «Tu es folle, on est en octobre, ils ne vont quand même pas nous garder plus de trois mois!» Tout le monde pensait que ça ne durerait qu'un ou deux mois,

et nous nous accrochions à cette idée. Les plus pessimistes croyaient que ça pourrait durer un an... Pensant qu'on m'enverrait en Pologne, j'ai appris le polonais. Je me disais qu'avec mes excellentes connaissances des langues et ma virtuosité au piano, je pourrais subvenir aux besoins de mes parents. Je pensais que nous partions pour une aventure, c'était idiot.

2. GHETTO DE ŁÓDŹ

Le 28 octobre 1941, nous étions dans le quatrième convoi à destination directe de Łódź¹⁰. Ce voyage, nous l'avons encore fait en train; nous étions assis sur des banquettes, encore comme des êtres humains, disons. À notre arrivée, les policiers juifs nous ont poussés devant eux à travers le ghetto:

«Vite, vite!» criaient-ils, mais ils ne nous battaient pas encore. Notre convoi a ensuite été logé dans la salle de classe d'une ancienne école très délabrée avec une trentaine d'autres personnes. Il y avait des lits superposés. Mes parents et moi avons reçu un lit du bas pour nous trois. Être enfermée jour et nuit avec autant d'étrangers dans une pièce pendant plusieurs mois a été horrible. Pour la première fois, j'ai pris conscience de notre situation. Les conditions d'hygiène étaient déplorables, il n'y avait pas assez de toilettes pour autant de personnes. Après un certain temps, nous avions tous des poux. Une vieille «demoiselle», Mademoiselle Hübsch, les a attrapés en premier. J'imagine qu'elle était trop gênée pour se laver devant d'autres personnes. Tout le monde lui est alors tombé dessus et l'a injuriée, mais peu après, nous en avons tous. Au moins, la nourriture n'était pas encore aussi frugale que plus tard. Si on avait de l'argent, on pouvait encore acheter des choses, et nous avons vendu nos affaires à des Juifs polonais qui étaient déjà là. Ils avaient dû quitter leur maison très rapidement et n'avaient pratiquement rien pu emporter. Après environ trois mois, nous avons été déplacés dans des appartements à Baluty, le quartier le plus délabré de Łódź: il n'y avait pas d'eau courante, pas de canalisations, les maisons étaient pleines de punaises. L'hiver 1941 a été très

rude. Nous ne pouvions pas chauffer parce qu'il n'y avait pas de poêle, rien, nous avons vraiment eu terriblement froid. Le ghetto était un camp de travail administré par des Juifs. Les Allemands ont placé un Juif à barbe blanche, Chaim Rumkowski, à la tête du ghetto. Il pensait que si nous étions utiles aux Allemands comme main-d'œuvre, nous pourrions survivre.

Je me souviens d'une poésie sur lui en yiddish:

Unser Präses Chaim,
is a Mensch a giter,
wemer essen in die Ghetto
Semmelach mit Bitter.

Il y avait plusieurs ateliers de travail: celui des matériaux usagés, l'atelier de couture, etc. Au début, ma mère ne voulait pas que je travaille. Elle disait que cela demandait trop de forces. Mais en mai 1942, il y a eu une déportation. Tous ceux qui ne travaillaient pas devaient se présenter pour être déportés. À l'époque, nous nous sommes cachés; nous ne savions pas encore ce qui attendait ces personnes, mais nous savions que ce ne serait rien de bon. Quand nous sommes rentrés le soir, les Schneider, une famille qui vivait avec nous, nous ont dit: «Ils sont venus et ont pris vos tickets de rationnement. Qu'est-ce que vous allez faire? Vous ne pourrez pas vivre sans ces tickets.» Alors nous sommes allés nous présenter.

Sur la place, il n'y avait que des vieux, des malades et des miséreux; j'étais la seule jeune. À ce moment-là, j'étais encore en forme. Un Polonais de la police juive m'a regardée avec tant de compassion que ma mère m'a dit: «Tu parles le polonais, dis-lui que c'est une erreur!». Juste ce jour-là, nous avons reçu des tampons disant que nous travaillions. Au début, je ne voulais pas y aller, mais finalement je lui ai dit: «Przez omyłkę!»¹¹ et il nous a tout de suite fait sortir du groupe. Quand nous sommes rentrés chez nous, nos colocataires s'étaient déjà partagé nos affaires, mais ils nous les ont rendues.

Ma mère est morte peu après, le 4 juin 1942. On est venu me chercher au travail, me disant qu'elle vomissait du sang; quand je suis arrivée, elle était déjà morte. Avant son décès, elle était très mal en point, une «klapse-dra»¹², comme on disait alors. Pendant les huit premiers mois que nous avons passés dans le ghetto, nous avons tous perdu environ la moitié de notre poids. Les conditions étaient déplorables: la faim, le froid, la saleté, les épidémies; les morts restaient parfois dans la rue plusieurs jours.

Les jeunes avaient la tuberculose et les vieux, les jambes gonflées par les œdèmes de la faim. Au début, nous avions une chance inouïe, parce que tante Ida¹³ pouvait encore nous envoyer de l'argent depuis Prague. Nous pouvions l'échanger contre des marks du ghetto; le taux de change était si mauvais qu'avec environ 100 deutsche marks, on pouvait acheter 100 grammes de flocons d'avoine, par exemple. Mais cela en valait la peine... Au fil du temps, tout est devenu encore plus cher. Et quand régnait la famine, les prix étaient totalement prohibitifs.

Je travaillais dans l'atelier des matériaux usagés, lorsque, par un coup de chance, j'ai été affectée à la distribution des légumes. Là, je recevais de meilleures rations, ce qui nous permettait d'avoir moins faim. Mais après quelques mois, j'ai été affectée à un autre atelier, où nous devions tresser de la paille. À cette époque, une connaissance tchèque m'a présenté un «magacyner», un magasinier, originaire de Prague, qui s'appelait Arend. Plus tard, elle m'a raconté que son père et lui s'étaient fait voler une miche de pain entière, et a ajouté: «Bien fait pour eux, ils n'ont qu'à pas avoir de telles réserves!» Nous avons par la suite joué aux échecs une ou deux fois. Au début, il y avait beaucoup d'activités, notamment d'excellents concerts proposés par une maison de la culture. Mais plus le temps passait dans le ghetto, plus nous devenions apathiques.

La faim, la soif, le froid, et toujours ces déportations. Mais le pire est arrivé en septembre 1942, pendant ce qui était appelé la *Sperre*¹⁴. Les Allemands ont décrété que le ghetto ne travaillait pas assez, qu'il y avait trop d'enfants, de malades et de vieux, et qu'il fallait s'en débarrasser. On n'avait plus accès aux rations de nourriture, tout le monde devait rester

chez soi. La police juive et les pompiers devaient rassembler les gens, sinon ce sont eux qui y seraient passés. Nous devions nous rassembler dans la cour et les Allemands sélectionnaient ceux qui pouvaient rester et ceux qui seraient déportés. À l'époque, j'avais la jaunisse. Ne réalisant pas que c'était une maladie grave, je me suis présentée avec mon père, qui était vieux, dans la cour. Ils l'ont poussé pour voir s'il était encore suffisamment fort. Il a fait bonne figure et n'a pas été sélectionné cette fois-là, si bien que nous avons tous les deux pu rester. Mais j'ai été témoin de scènes effroyables. Ma voisine, par exemple, qui venait toujours chez nous pour emprunter notre balance, avait un enfant, tout petit, peut-être deux ans. Elle l'a caché dans l'appartement, mais ils l'ont trouvé et déporté. Bon nombre de nos connaissances ont été déportées pendant la *Sperre*.

Dans le ghetto, la vie continuait malgré tout. Parfois, nous entendions la nuit que quelqu'un était emmené de force. Tout le monde essayait de ne pas y penser, de survivre et de s'occuper de ses proches. Mon père disait: «C'est moi qui t'ai amenée ici, je te ramènerai à la maison!», tandis que moi je pensais que c'était à moi de le ramener à la maison.

En été 1944, alors que la ligne de front russe se rapprochait, le ghetto a été dissous. La *Wehrmacht* a bouclé quartier après quartier et conduit tout le monde à la gare, directement depuis la rue, sans aucun bagage. Mon père et moi, nous nous sommes cachés dans une cave. Un jour, alors qu'il voulait contrôler si cette vague de déportations était terminée, il a été emmené. Je suis restée cachée et j'ai vite fait une valise; je voulais aller me rendre. Par chance, je l'ai rencontré sur le chemin du retour: nos voisins, les Schneider, dont les deux fils faisaient partie des pompiers, on dit qu'il était leur père. Nous nous sommes ensuite cachés un certain temps dans un appartement vide dont les occupants avaient été déportés. Il y restait quelques denrées alimentaires. Mais nous avons quand même fini par être découverts et avons été emmenés à la gare avec quelques affaires; il nous restait même encore une boîte de sardines de Prague, comme «réserve de secours». À la gare, le «mair» de Łódź, qui s'appelait Biebow, nous a fait un discours. Il nous a promis que là où nous allions,

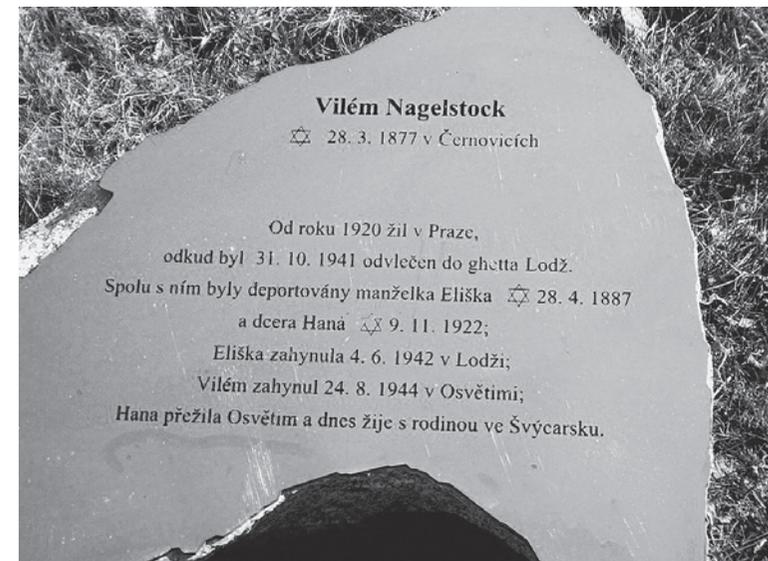
on ne nous ferait aucun mal, que nous y allions pour travailler, et nous appelait même «mes Juifs». Comme les Juifs ne voulaient pas se rendre volontairement, il essayait d'affaiblir leur résistance. Il a été pendu après la guerre.

3. CAMP DE CONCENTRATION ET D'EXTERMINATION D'AUSCHWITZ-BIRKENAU

Le 24 août 1944, nous avons quitté le ghetto dans un wagon à bestiaux. Avant le départ, chacun avait reçu une miche de pain et un peu de sucre. Mon père a entamé son pain durant le trajet. À ce jour, c'est une pensée qui me reconforte, de savoir qu'il n'était pas affamé. C'était son dernier repas.

Certains savaient ce qui nous attendait. Une de nos connaissances s'arrachait les cheveux en criant: «Ils vont nous gazer, mes enfants et moi!» Je lui ai répondu, en criant moi aussi, qu'elle arrête de raconter des âneries, que le Reich avait désormais besoin de tout le monde, répétant les idioties que Biebow nous avait dites. Je voulais y croire...

À Auschwitz, nous avons été accueillis sur la rampe par les «Canada¹⁵». Derrière les barbelés, il y avait des prisonniers qui voulaient notre pain et qui nous criaient: «Ils vont vous le prendre de toute façon, envoyez-le nous par-dessus le grillage!» Effectivement, les gens du Canada nous ont tout pris: le sucre, nos vêtements, tout. Ensuite, nous avons été «triés»: les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, mais aussi les jeunes d'un côté et les vieux de l'autre. Nous avons appris plus tard que cette sélection a été effectuée par le Dr Mengele¹⁷. Mon père et moi avons été séparés dès le début, et après, Madame Schneider, notre voisine du ghetto, a dû aller d'un côté tandis que sa fille Eva et moi allions de l'autre, parce qu'elle était considérée comme une personne âgée, alors qu'elle avait environ 45 ans. Une connaissance de Prague, Hana Margolius, a essayé d'emmener sa mère du côté des jeunes, mais un SS est venu et a dit: «C'est impossible, cette femme ne peut pas rester ici!» et l'a emmenée.



Stèle commémorative pour Vilém Nagelstock dans le mémorial juif de Černovice¹⁶ près de Tábor, son lieu de naissance.

On nous a conduites plus loin. J'ai vu mon père de loin et je lui ai crié: «À plus tard!» Quelqu'un a dit que nous nous reverrions tout de suite, et je le lui ai crié immédiatement. L'espace d'un instant, il a semblé tellement soulagé, heureux. C'est mon dernier souvenir de lui.

Après la sélection, nous avons dû donner nos vêtements, nous avons été désinfectées et on nous a rasé la tête. En fait, mes cheveux ont seulement été coupés court. Deux autres femmes et moi avons eu beaucoup de chance. Une cheffe SS, qui regardait, a dit: «Voilà mes préférées!». Je ne sais pas ce qu'elle a voulu dire par là, mais toujours est-il qu'on ne nous a pas rasé la tête. C'était un grand avantage pour nous, parce que cela pouvait vouloir dire que nous bénéficions d'une «protection». On nous laissait donc plutôt tranquilles et parfois on recevait même une deuxième portion de soupe. Mais pratiquement toutes les personnes de notre convoi ont été rasées; et sans cheveux, les femmes étaient affreuses. Nous avons reçu les vêtements d'autres prisonniers, avec un trait noir dans le dos, pour que nous ne puissions pas nous échapper sans être repérées. Ces vêtements étaient totalement hétéroclites et nous ne recevions pas de sous-vêtements. Pendant un certain temps, j'ai pu garder mes propres chaussures, mais sans chaussettes. Ensuite, nous avons dû nous présenter pour l'appel. On nous a comptées x fois avant qu'enfin on nous serve une soupe et un bout de pain. Mais comme nous n'avions pas de récipient pour boire la soupe, on se la passait comme on pouvait. J'avais reçu une deuxième portion de soupe, que j'ai partagée avec Eva Schneider, avec qui j'avais vécu dans le ghetto, et avec Vera Popper, une autre connaissance de Łódź. Nous sommes restées ensemble toutes les trois.

Le block auquel nous avons été affectées était une sorte d'écurie. Il y avait une espèce de four en pierre au milieu qui traversait l'espace d'un bout à l'autre. Ce block abritait quelques centaines de personnes. Il n'y avait pas de lit. Nous dormions à même le sol. Nous étions d'ailleurs toujours assises sur ce sol glaiseux. Dans notre block, il y avait avant tout des Hongroises. Elles étaient arrivées les premières. Il y avait aussi quelques Polonaises et puis nous, les Tchèques. C'était un mauvais block. La

doyenne du block était une personne abjecte, une Slovaque, qui nous répétait tout le temps qu'elle était arrivée en 1942, au moment de la construction d'Auschwitz, et que maintenant, en 1944, le camp était un lieu de villégiature par rapport à ce qu'elle avait vécu à l'époque avec les chiens et les SS. Elle nous disait de ne pas nous plaindre, de ne pas dire que nous ne tiendrions pas le coup, parce que c'était précisément pour cela qu'on était là, pour ne pas tenir le coup, pour être exterminées. Elle nous serinait son refrain sans relâche.

La pire torture, c'était la faim et de constamment devoir s'asseoir et dormir sur le sol glaiseux; nous n'avions pas de travail, nous passions nos journées assises là. Au mieux, nous allions de temps à autre aux toilettes ou essayions de nous laver, quand c'était possible. Et bien sûr, nous avions peur de ce qui allait nous arriver. En effet, le sixième jour après notre arrivée, un serrurier est venu chez nous (il y avait des gens qui travaillaient depuis un certain temps dans le camp); il était tchèque et nous pouvions donc nous comprendre. Nous lui avons demandé ce qu'il était advenu des personnes âgées qui étaient arrivées avec nous. Il a répondu: «Vyleteěli komínem!», ce qui voulait dire: «Ils se sont envolés par la cheminée». Il nous a expliqué que ce feu, la fumée et la puanteur, que tout cela était des fours crématoires où étaient brûlés les gens des convois qui ne cessaient d'arriver. Au début, nous ne voulions pas y croire, mais après il a bien fallu se rendre à l'évidence. Je ne sais toujours pas comment j'ai tenu le coup. Nous étions sous le choc, comme paralysés. Nous végétions: cacher le pain pour ne pas se le faire voler, dormir dans ces conditions atroces, et se cacher au moment des sélections.

Toutes les trois avons réussi à déménager secrètement dans un autre block où se trouvaient deux femmes du *Stubendienst*, le service responsable des chambrées, avec lesquelles nous nous étions liées d'amitié. Elles aussi venaient de Prague et parvenaient parfois à nous prévenir qu'il y aurait une sélection. Elles étaient au courant parce que le *Stubendienst* devait aider lors des sélections et verrouiller les blocks, par exemple. Avoir une telle protection nous a beaucoup aidées, car des gens étaient

PAŃSTWOWE MUZEUM
Anulacja Śmierci w Oświęcimiu
Dział Dokumentacji Archiwalnej

B II c Pl 14 25 15.03.1944 k. 945

Nr	Nazwa i nazwisko	Data	Sex	Nr	Nazwa i nazwisko	Data	Sex
89	Karol Guda	1948	♂	133	Fischkopf	1924	♂
90	Bischof Jela	1922	♂	134	Kark	1925	♂
91	Herb Helma	1897	♂	135	Karavak	1921	♂
92	Rosenburg Cezar	1921	♂	136	Krimer	1914	♂
93	Nowinski Szlaja	1914	♂	137	Killner	1924	♂
94	Gudmann Olga	1926	♀	138	Polanska	1920	♀
95	Grill Chuma	1906	♂	139	Winkler	1924	♂
96	Blaschke Cezar	1922	♂	140	Kugelbach	1922	♂
97	Neuburg Zofia	1902	♀	141	Stumpe	1913	♂
98	Ulatowski Jozef	1928	♂	142	Hecker	1904	♂
99	Neustadtowa Hanka	1922	♀	143	?	1924	♂
100	Kotarski Ryszard	1914	♂	144	?	1924	♂
101	Barkhoker Sara	1918	♀	145	Wienburg	1921	♂
2	"	1928	♂	146	"	1922	♂
3	Ferginich Ryszard	1928	♂	147	Labomondelich	1914	♂
4	Graswald Cezar	1925	♂	148	"	1922	♂
5	Schwarzman's Gdola	1922	♀	149	Buchwonska	1918	♀
6	"	1925	♀	150	Lipschitz	1905	♀
7	Winkler Jozef	1922	♂	151	Wiesberg	1919	♂
8	Winkler Jozef	1928	♂	152	Winkler	1914	♂
9	Kotarski Ryszard	1909	♂	3	Winkler	1924	♂
10	Wass	1920	♂	4	"	1922	♂
1	Hamburg Jozef	1924	♂	5	Burg	1923	♂
2	Kotarski Ryszard	1919	♂	6	Winkler	1924	♂
3	Hammann Cezar	1904	♂	7	Winkler	1917	♂
4	Winkler Jozef	1922	♂	8	"	1926	♂
5	Kotarski Ryszard	1925	♂	9	Winkler	1928	♂
6	Winkler Ryszard	1928	♂	100	Kantor	1923	♂
7	Winkler Jozef	1924	♂	1	Kotarski	1919	♂
8	Winkler Jozef	1923	♂	2	Winkler	1920	♂
9	Winkler Ryszard	1917	♂	3	Winkler	1922	♂
20	Winkler Ryszard	1926	♂	4	Winkler	1922	♂
1	Winkler Ryszard	1914	♂	5	Winkler	1928	♂
2	Winkler Ryszard	1925	♂	6	Winkler	1918	♂
3	Winkler Ryszard	1920	♂	7	Winkler	1919	♂
4	Winkler Ryszard	1924	♂	8	Winkler	1923	♂
5	Winkler Ryszard	1919	♂	9	Winkler	1926	♂
6	Winkler Ryszard	1922	♂	10	Winkler	1921	♂
7	Winkler Ryszard	1910	♂	1	Winkler	1918	♂
8	Winkler Ryszard	1918	♂	2	Winkler	1919	♂
9	Winkler Ryszard	1923	♂	3	Winkler	1922	♂
30	Winkler Ryszard	1923	♂	4	Winkler	1920	♂
1	Winkler Ryszard	1916	♂	5	Winkler	1920	♂
2	Winkler Ryszard	1925	♂	6	Winkler	1917	♂

Hana N. sur la liste des arrivants au camp d'Auschwitz-Birkenau. Son nom a été souligné par A. Strzelecki, cf. Sources et bibliographie.

gazés tout le temps, par exemple ceux de l'infirmerie. Il fallait faire très attention et surtout ne pas se faire porter malade. J'étais particulièrement maigre, je n'avais plus que la peau sur les os, mais j'avais les joues rouges. Après la guerre, une connaissance m'a dit que je ressemblais à un manche à balai monté d'une boule avec deux taches rouges...

En octobre 1944, des convois sont arrivés de Theresienstadt. Il y avait parmi eux beaucoup d'anciennes connaissances de Prague. Les gens de ces transports avaient bien meilleure mine que nous, ils n'avaient pas autant souffert de la faim, c'était la «crème» de Theresienstadt, qui avait jusque-là pu échapper aux convois. Nous trois n'y avons pas réfléchi à deux fois avant d'aller nous joindre à elles, malgré notre apparence.

Lors de la sélection (il fallait passer nue à côté des SS), toutes ces jeunes femmes passaient sans problème; un SS a dit: «Elles sont fortes comme des chênes!» et nous trois sommes aussi passées entre les gouttes.

Au début, les nouvelles arrivées n'arrivaient pas manger la soupe de notre camp et nous donnaient leurs rations. Nous nous sommes jetées dessus, infiniment reconnaissantes d'avoir, pour une fois, assez à manger. Elles nous donnaient aussi les pommes de terre, sales mais cuites, dont elles ne voulaient pas non plus, et nous les avons bien sûr dévorées sur-le-champ. Nous étions affamées depuis tellement longtemps. Après l'appel, le matin, nous avons seulement droit à ce qu'on appelait le café, mais qui n'en était pas, et une fois par jour à cette soupe à l'eau, d'où le *Stubendienst* repêchait pour lui-même, sous nos yeux, les pommes de terre. Avec cela, nous avons droit à un peu de pain et, parfois, à de la margarine. C'était tout ce que nous recevions pour une journée.

Avec le convoi de Theresienstadt, nous avons été affectées à un block où il y avait des lits. Nous étions à cinq par lit, mais c'était déjà mieux qu'avant. Les Tchèques nous appelaient les «trois Polonaises», parce que nous étions arrivées de Łódź. Et celles qui ne me connaissaient pas de Prague pensaient que j'étais réellement Polonaise. Elles ont inventé une histoire sur moi, comme quoi j'étais réellement polonaise et que j'avais vécu à Prague et été atteinte de rachitisme étant enfant; elles

ne pouvaient pas concevoir que c'était la faim qui m'avait déformée de la sorte.

Bien que notre situation ait été un peu meilleure à ce moment-là, mes «sœurs de camp» et moi continuions à réfléchir à un moyen de nous échapper. Nous avons tellement peur des sélections. Une nuit, nous avons vu comme des jeunes filles de l'infirmierie ont été emmenées dans les chambres à gaz; elles ont essayé de s'échapper et une SS, Irma Grese¹⁸, qui faisait souvent l'appel, leur a tiré dessus. Personnellement, je n'ai jamais imaginé que nous parviendrions à quitter le camp vivantes. Les rouages étaient tellement bien huilés, la mort était si proche, que j'étais totalement désespérée. Mais il y avait toujours des convois vers l'extérieur. Un jour, un civil est venu demander de la main-d'œuvre et, comme le *Stubendienst* s'était porté volontaire, nous avons pensé que c'était un bon signe et nous nous sommes aussi annoncées. Et ils ont effectivement inscrit nos noms sur la liste et nous avons fait partie du convoi.

Avant de partir, nous avons même reçu de nouveaux vêtements, ceux de personnes qui avaient été gazées. Pour ma part, j'ai reçu une robe d'été, des sous-vêtements et de bonnes chaussures, des bottes qui étaient vraiment chaudes. C'était une vraie aubaine, parce que je chausse assez grand. Au début, je n'avais rien de plus chaud à me mettre, alors j'ai pleuré et quémandé. Les filles du *Stubendienst* voulaient d'abord tout garder pour elles, mais au bout du compte, l'une d'entre elles m'a prise en pitié et a dit: «Elle va geler!» et m'a lancé une veste, très fine, mais c'était mieux que rien.

Ainsi équipées, nous sommes parties avec ce convoi, nous étions en tout peut-être une centaine de Tchèques. Nous avons quitté le camp assises sur le sol d'un wagon à bétail, il y avait très peu de place et nous étions très nerveuses. J'étais assise là, totalement déprimée, parce que j'étais convaincue qu'ils allaient nous faire rentrer dans le camp par l'autre côté, que ce n'était qu'un stratagème et qu'ils allaient nous gazer. Mais finalement la route a été assez longue, je crois que ça a duré toute la nuit; il y avait un seau pour faire ses besoins, qui était vidé de temps à autre. Nous

avons demandé où nous allions au soldat qui nous surveillait, mais il ne nous a rien dit. Et soudain nous avons entrevu une petite ville, avec des rues normales et une église. C'est à ce moment-là que nous avons su que nous avons quitté Auschwitz. J'étais très surprise et très heureuse d'être enfin dehors, dans une ville normale, même si nous étions toujours prisonnières. C'était quand même une forme d'espoir. Le jour suivant, nous avons constaté que nous étions arrivées dans un camp de travail pour femmes, une fabrique de munitions à Kudowa-Sakisch en Silésie, à seulement 5 km de la frontière tchèque, près de Náchod¹⁹.

4. CAMP DE TRAVAIL DE KUDOWA-SAKISCH

Par rapport à Auschwitz, ce camp pour femmes, où des Polonaises et des Hongroises étaient passées avant nous, représentait un grand progrès: il y avait des baraques en bois et nous ne dormions plus qu'à deux par lit. Le camp était certes surveillé et entouré de fils barbelés, mais ceux-ci n'étaient pas électrifiés. Nous avons été enregistrées avec notre nom, puis on m'a choisie pour un travail. Nous avons convenu entre nous trois que nous nous présenterions toujours ensemble. Vera s'est donc tout de suite portée volontaire pour m'accompagner, mais Eva Schneider a pris peur, je ne sais trop pourquoi. Il s'est avéré que nous avons tiré le meilleur lot: nous avons terminé à l'usine. Il y faisait chaud et on nous a formées. Notre instructrice, une vendeuse en papeterie tchèque, nous a raconté, très fière, que le contremaître avait dit de nous: «Au moins, elles ne puent pas!»

J'ai travaillé sur une fraiseuse qui servait à fabriquer des parties d'hélices. Nous travaillions de jour ou de nuit. Le travail de nuit était particulièrement délicat, parce que je m'endormais toujours et me réveillais seulement quand il y avait déjà de la fumée. Mon contremaître était un odieux nazi qui me répétait sans cesse qu'on me renverrait au camp de concentration.

Il y avait, dans ce camp de travail, plusieurs nationalités: des Tchèques, des Français, des Russes... Les Italiens étaient les plus sympathiques, ils étaient très galants. Nos cheveux avaient un peu repoussé et malgré nos

vêtements de prisonniers, nous commençons à retrouver nos allures de femmes. Dans l'usine, il y avait aussi des employés allemands. Un contre-maître m'a donné une pomme et m'a demandé d'où je venais et ce que faisaient mes parents. Mais la plupart des expériences avec les Allemands n'étaient pas bonnes: au mieux, ils étaient indifférents, quand ils n'étaient pas simplement méchants.

Par l'intermédiaire d'un travailleur forcé tchèque, j'ai finalement pu établir un contact avec tante Ida²⁰. À partir de ce moment-là, elle m'envoyait ce qu'elle pouvait à travers lui, elle lui a donné de l'argent pour qu'il achète le nécessaire pour Vera et pour moi. Nous avons tout caché sous nos vêtements ou même à l'intérieur de notre corps, prenant des risques énormes en emportant ces choses dans le camp. Nous avons eu de la chance, mais une fois, une femme qui avait ramené en douce un petit pain s'est fait prendre, et on lui a de nouveau rasé la tête.

Nous n'avions plus aussi faim qu'à Auschwitz et Łódz. Par ailleurs, une cheffe de kommando avait repris la tête du camp, et elle n'était pas aussi terrible que les SS qui l'avaient précédée. Elle avait quitté Hambourg à la suite des bombardements. Elle faisait bien sûr partie des SS, mais je ne l'ai jamais vue tuer ou brutaliser gravement quelqu'un. Elle nous a même équipées de chaussures en bois, ce qui pour nous était une question de survie. Paradoxalement, après la guerre, c'est justement elle et sa fille qui ont été attrapées et tuées dans la forêt.

Nous avons appris par les travailleurs forcés que la ligne de front se rapprochait, ce que nous avons aussi observé dans le comportement des Allemands. Mon contre-maître est soudain devenu très sympathique et est allé jusqu'à me proposer une crème pour les mains. Et puis un beau jour, il a simplement disparu. Mais nous n'étions pas libres pour autant.

5. LIBÉRATION

Le 5 mai 1945, les Allemands ont capitulé. Nous l'avons appris je ne sais trop comment, et soudain les SS étaient partis, y compris la cheffe du

kommando, et nous étions seuls dans le camp. Il y a eu une épidémie de typhus et certains en sont morts. Si près de la libération... Puis un civil tchèque est venu avec un drapeau tchécoslovaque et nous a fait passer la frontière. Certains Tchèques de l'usine étaient aussi là. Nous avons chanté «Kde domov můj», l'hymne national, et avons marché jusqu'à Náchod, où les autorités nous ont pris en charge et ont organisé des tickets de rationnement. Au début, on nous a hébergés dans une école avant de nous répartir dans des villas. Les malades ont été emmenés à l'hôpital pour être soignés. La population nous a bien traités; les travailleurs forcés tchèques de l'usine aussi se sont occupés de nous, ils nous ont même invités chez eux.

Le 17 mai, Eva Schneider, Vera Popper et moi avons pris le train pour Prague. Les autres, les Polonaises par exemple, ne voulaient pas retourner en Pologne parce qu'elles savaient que les Polonais étaient très antisémites. Les Slovaques non plus n'étaient pas les bienvenues. On a appris que le train qui emmenait les anciennes détenues est resté arrêté à la frontière pendant plusieurs jours. On ne voulait pas les laisser entrer, sous prétexte qu'il y avait déjà suffisamment de Juifs. C'est une bonne amie à moi qui me l'a raconté, l'ayant elle-même vécu. Certaines sont donc allées directement en Israël, d'autres sont d'abord passées par Prague.

À Prague, tout le monde a essayé de retrouver sa famille, ses amis, ses connaissances. Je suis directement allée vivre avec tante Ida. Elle a été tellement adorable! Puis, Vera Popper et moi avons obtenu un appartement libéré par les Allemands dans «ma» maison. Nous y avons vécu un certain temps ensemble. Nous avons gardé contact avec deux ou trois autres femmes du camp, et puis ces relations se sont étioilées. De ma famille, pratiquement personne n'est revenu²¹: mes parents, ma tante et son mari, mon oncle Emanuel, mes cousins et cousines, toute la famille de tante Ida, plus aucun proche d'avant n'était là après la guerre...

À l'été 1945, dès que les universités ont rouvert, je me suis inscrite à la faculté de médecine de l'Université Charles de Prague. Pendant les cinq années précédentes, j'avais pu observer de mes propres yeux que partout et en toutes circonstances on avait besoin de médecins.

Quelques mois plus tard, alors que j'étais déjà bien replumée, «Honza»²² m'a aperçue depuis le tram, et a demandé mon adresse au Dr Podvinec, une connaissance commune du ghetto qui avait survécu. C'est comme ça que notre histoire commune a commencé.

HANUŠ AREND (1922–2004)

1. ENFANCE ET ADOLESCENCE

Je suis issu d'une ancienne famille juive, dont on dit qu'elle vivait déjà à Prague au XVI^e et XVII^e siècles. Après le grand incendie du ghetto juif en 1689 et l'assassinat présumé de Simon Abeles²³, le fils converti, par son père Lazar, les Abeles ont été chassés de Prague vers le nord de la Bohême. Le premier de mes ancêtres attesté était un distillateur du nom de Jehuda, qui a vécu à Petrovice près de Rakovník entre 1740 et 1750. Le grand-père de mon père était agriculteur, et il est revenu à Prague dans les années 1870. Mon père, Viktor, était juriste et sans doute le premier intellectuel de la famille. Il avait cinq frères et sœurs. Certains d'entre eux ont épousé une cousine, comme le voulait l'usage dans les familles juives à l'époque. C'était le cas de mon père. Ma mère, Olga, était la fille de mon autre grand-père, Adolf, et s'appelait aussi Abeles à l'origine. Mais les deux



Quatre générations de la famille Abeles à Prague en 1928 (Hanuš A., 2^e à g. dans la rangée du bas)²⁴.



Les parents de Hanuš: Olga et Viktor Arend.

grands-pères ont décidé, aux alentours de 1910, de changer leur patronyme pour lui donner une consonance plus germanique: «Abeles» devint «Arend». Bien que nous n'ayons jamais eu honte de notre judéité, nos familles étaient riches, arrivées, et pour les relations d'affaires et en société, «Arend» sonnait certainement mieux...

Pour ce qui est de la pratique religieuse, nous étions très libéraux. Par exemple, mon grand-père maternel était parallèlement le président de la communauté juive de Prague 7-Letná et importateur grossiste de viande de porc. Mon père était plutôt athée, mais lors des grandes fêtes, toute la famille allait à la synagogue, où ma sœur Dorris et moi retrouvions nos deux grands-pères, nos oncles et tantes, nos cousins et cousines, toute la «*mishpocha*», en somme.

À la maison, nous parlions en alternance le tchèque et l'allemand, si bien qu'à cinq ou six ans je parlais déjà couramment les deux langues. Mon père voulait à la base que, comme lui, je fréquente les écoles allemandes jusqu'au gymnase et qu'ensuite j'étudie le droit à l'Université Charles de Prague. J'avais une très grande soif d'apprendre, j'étais très bon élève, mais le destin en a décidé autrement.

Après les Accords de Munich et l'invasion par les troupes allemandes en mars 1939, certains membres de la famille ont quitté Prague²⁵. Nous aussi, nous essayions avec l'aide de la *Zentralstelle für jüdische Auswanderung*²⁶, l'Office central pour l'émigration juive, d'obtenir un visa pour l'Amérique, car un oncle de mon père et sa famille habitaient à New York.

D'après les lettres²⁷ que notre famille américaine m'a renvoyées après la guerre, mon père a vraiment tout essayé, depuis l'invasion des Allemands, pour que notre famille et celle de mon oncle Rudolf puissent partir.

Extrait de la lettre du 12 avril 1939:

Cher oncle, cher Tom,

Vous imaginez bien que nous faisons notre possible pour émigrer; je vous ai déjà écrit à ce sujet à plusieurs reprises si bien que vous devez être passablement confus, mais vous comprendrez que je veux tenter tout ce que mes amis me conseillent.

Nous avons à présent décidé de ne pas abandonner notre numéro d'émigration, même si nous devons encore attendre très longtemps, mais nous aimerions attendre en Angleterre ou à Cuba, à La Havane, si possible.

Dr. Viktor Arend,
Praha VII., Bělského tř. 20.

Prague, the 12th April 1939.

Dear Uncle and Tom, You can imagine that we are trying our utmost possible for our emigration, concerning to which I have written to you already several times, so that you must be quite confused, but please excuse me that I am trying everything my friends are advising me.

We resolved now finally not to resigne our emigration quota number - though we shall have to wait still very long - but we should like to wait in England or in Cuba/Havana, if possible. The children will probably go to England very soon. John to the Reigate College, Reigate Hill, Surrey, principal Mr. D. Lodwick Davies, and Dorris will go to a convent. They will write you after their arrival.

We found a relative in Cuba, Mrs. Uily Misner, Habana, Cuba, Reparto Kohly, Avenida Central 6, and we are writing to her, to provide the permit for us. I believe, she will certainly write you and please be so kind as to obey her in everything in order that she can get the wanted permit for us. It might be good, if you have a friend in Cuba yourself, to communicate with him.

I am writing not only for me and my family, but too for my brother in law, Dr. Rudolf Klein and his family, with whom I always collaborated in the emigration affair. The dates of our families are - owing to the Cuba permit - following below.

Extrait de
la lettre à
Dr T. Newton
Saxl.

somme nécessaire sur un compte en banque new-yorkais en faveur de Viktor Arend et Rudolf Klein, mais il n'était pas disposé à la transférer au comité des réfugiés tchécoslovaques à Londres, parce qu'il ne lui faisait pas confiance.

Dans une lettre annexée à cette lettre, Tom, le cousin de mon père, exprime clairement ce que toute notre parenté américaine devait penser, sous-estimant totalement notre situation.

La lettre de Tom du 27 mai 1939:

Mon père et moi avons discuté de vos projets d'avenir avec Erich²⁸. Nous ne sommes pas persuadés que votre venue en Amérique soit la bonne solution; nous nous demandons en particulier comment un homme de votre âge pourra gagner sa vie, ce qui n'est pas si facile dans ce pays... Comme vous ne pourrez pas exercer votre profession, vous n'aurez d'autre choix que de trouver un travail manuel, alors que vous n'êtes pas fait pour cela. Je vous prie de bien réfléchir à cet aspect. Pour les enfants, ce n'est pas pareil.

Il semble que mon père et mon oncle Rudolf se soient rangés à son avis, comme en atteste indirectement cette lettre d'Erich Kirchenberger²⁹ da-

Viktor, and Dr. Klein want to get the english permit, that they shall have the possibility, to go to England if it is needed. that shall say, if they cannot stay more in Czecho, and cannot yet get their americ. vása, I explained Viktor very well, that he must stay as long as possible in Prague to save his foreign money, what would naturally disappear, if they live without work three or even two years in

without working in England. Viktor is of my opinion, and for that reason he wants only to have the english permit, without going there as long as they let him live in Prague. The Comitte asks, to get the money for

Lettre d'Erich Kirchenberger.

tée du 18 juillet 1939, adressée à Tom depuis Paris, où il s'était réfugié (seulement temporairement, malheureusement) avec sa famille:

Extrait de la lettre du 18 juillet 1939:

[...] Viktor et le Dr Klein veulent obtenir le visa anglais, afin de rejoindre l'Angleterre au cas où ils ne pourraient plus rester en Tchécoslovaquie et qu'ils n'auraient pas encore la possibilité d'aller jusqu'en Amérique. J'ai été très clair avec Viktor: il doit rester aussi longtemps que possible à Prague pour épargner son argent, argent qui disparaîtrait évidemment très vite s'il devait vivre sans travailler trois, ou même deux ans, en Angleterre. Viktor partage mon avis, raison pour laquelle il veut seulement le visa d'entrée en Angleterre sans pour autant y aller, du moment qu'il peut continuer à vivre à Prague.

Une semaine avant le début de la guerre, ma sœur Dorris, alors âgée de 15 ans, et sa cousine Nina Klein, alors âgée de 16 ans, ont finalement pu partir en Grande-Bretagne dans un convoi d'enfants³⁰. Les autres sont restés, comme cela avait été décidé avec la famille. Comme Cuba était à présent une des destinations possibles, j'ai commencé à apprendre l'espagnol et j'ai été baptisé en dernière minute. Mon deuxième prénom est Tomáš, d'après le premier président tchécoslovaque Tomáš Garrigue Masaryk.

Le 1^{er} septembre 1940, j'ai été exclu du gymnase. Mon père m'a alors trouvé un apprentissage en tant que tanneur avec les frères Utitz. Il voulait que j'apprenne un métier manuel, notamment en vue de notre émigration. Peu après, les propriétaires de cette entreprise juive ont émigré en Irlande, mais j'ai continué de travailler dans cette entreprise «aryanisée», passée sous le contrôle d'un Allemand des Sudètes, afin de gagner un peu d'argent. En effet, notre situation financière devenait critique. En parallèle, je fréquentais le gymnase juif de Brno. J'ai passé tous les examens d'admission pour la maturité, mais seulement en mars 1941, et les Allemands venaient de fermer le gymnase une semaine auparavant³¹. Après la guerre, j'ai pu faire reconnaître ces examens grâce aux professeurs qui avaient survécu et qui se souvenaient de leurs élèves.

2. GHETTO DE ŁÓDŹ

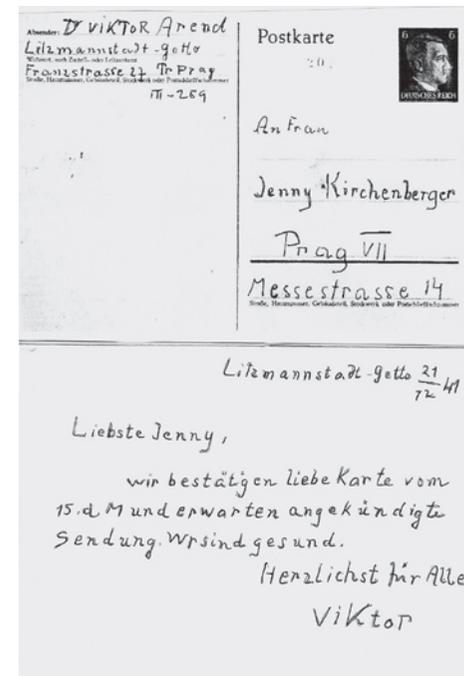
En octobre 1941, nous avons reçu l'ordre de départ pour la déportation. Quelques jours auparavant, nous avons déjà dû nous regrouper dans le parc du palais des expositions, le Veletržní. Avant cela, mon père avait dû signer plusieurs documents dans le bureau d'Eichmann attestant que nous cédions volontairement à la *Zentralstelle für jüdische Auswanderung* toute notre fortune, les maisons, les objets de valeur. C'était extrêmement déprimant. Nous n'avions aucune idée d'où nous allions. On disait qu'ils nous envoyaient quelque part à l'Est, pour travailler dur...

Le 26 octobre 1941, nous faisons partie du deuxième convoi quittant Prague pour Łódź. Sur le chemin de la gare, voulant aider mes parents, je portais plus que les 50 kg par personne qui étaient autorisés. Un SS l'a remarqué et m'a dit: «Une main reste ici, décide laquelle!» Dans une main, j'avais mon sac de couchage, dans l'autre des conserves. J'ai décidé de garder le sac de couchage, ce qui, a posteriori, était la mauvaise décision.

À Łódź, nous avons au début été hébergés dans des écoles et d'autres grands bâtiments. Par la suite, les Allemands ayant peur des maladies contagieuses qui sévissaient, nous avons été répartis dans d'anciennes maisons d'un quartier délabré. Ces «habitations» étaient en très mauvais état, les canalisations étaient généralement à ciel ouvert, l'hygiène était déplorable.

Pour chauffer et pour faire à manger, nous recevions des rations par personne pour tout l'hiver, qui a été particulièrement rude. Il me semble que nous recevions 8 kg de briquettes par personne, ce qui était tout à fait insuffisant.

Au début, nous aurions pu acheter de la nourriture contre des marks du ghetto, mais nous n'avions pas d'argent, car nous n'avions pas encore de travail. Plus tard, nous recevions tous les jours une soupe qui ressemblait généralement plus à de l'eau. Nos rations, qui équivalaient peut-être à 1000 kcal par jour, étaient bien sûr totalement insuffisantes pour survivre, surtout vu le travail éreintant que nous devions effectuer. Tout le



Carte postale envoyée du ghetto par Viktor Arend à sa sœur Eugenie (Jenny) Kirchenberger.³²

monde essayait d'échapper au travail – ce qui était généralement impossible – ou alors d'améliorer ses rations d'une manière ou d'une autre.

Mon père avait alors trouvé un travail comme portier dans une usine, tandis que ma mère cousait à la maison des «babouches» que je livrais, rapportant un peu de nourriture en échange.

Quant à moi, j'avais encore mes livres d'anglais et je donnais des cours privés au fils du chef de la cuisine du ghetto. J'étais payé en nature: une assiette de la meilleure soupe du ghetto, bien épaisse. Mais le meilleur salaire m'avait été versé par le chef de la coopérative qui distribuait les rations alimentaires. C'était un Juif lituanien, qui m'a vraiment beaucoup aidé. Il m'a payé avec 4 kg de carottes, la meilleure source de vitamines qui soit au ghetto. Mais il devait les «organiser», c'est-à-dire les voler à quelqu'un d'autre.

Ainsi passaient les journées au ghetto, on essayait de satisfaire ses besoins vitaux d'une manière ou d'une autre. Malgré cela, au début, la vie culturelle était assez riche. Il y avait une maison de la culture avec des artistes excellents. Les convois tchèques comptaient en effet plusieurs chanteurs et pianistes de renom, et ceux-ci se produisaient. Plusieurs activités étaient organisées pour nous occuper durant le temps libre. Quand je le pouvais, je jouais aux échecs. Et dans certains ménages, il y avait encore des instruments. Un certain Dr Mautner, de Prague, organisait de vraies soirées musicales. Tout cela était très important pour garder l'envie de vivre. Mais après environ une année, toutes ces activités ont cessé.

Le ghetto fonctionnait en fait comme une éponge: les Allemands y poussaient les gens des camps voisins, les transportaient vers les camps de la mort, et quand il n'y avait plus assez de monde dans le ghetto, ils recommençaient avec des gens provenant de camps plus éloignés...

Chaim Rumkowski, le responsable du ghetto, a essayé aussi longtemps que possible de sauver les gens en faisant du camp un camp de travail avec des ateliers où l'on travaillait directement pour l'armée. Il y avait plusieurs ateliers: les matériaux usagés, la paille, la menuiserie, la couture, etc. Avec le consentement de l'ingénieur Schiffer, un Juif de Moravie, j'ai demandé au Conseil juif l'autorisation de fabriquer un similicuir pour faire des semelles pour les galoches portées dans le ghetto et comme «articles d'exportation» vers le Reich. Quand on m'avait demandé ma profession, j'avais indiqué tanneur, en raison de mon expérience professionnelle dans l'entreprise Utitz. Ils m'ont alors laissé réunir une vingtaine d'hommes autour de moi, des connaissances de Prague pour la plupart, et mon oncle travaillait pour nous en tant que comptable. C'était un similicuir de piètre qualité, que nous utilisions aussi pour fabriquer des porte-monnaie, des étuis pour peignes, etc. Comme matière première, nous utilisions le papier des vieux sacs de ciment de l'atelier matériaux usagés, la composante textile provenait des vêtements qui étaient revenus des convois pour être triés et transformés dans le ghetto. La laque était une laque de menuiserie et pour la colle, nous utilisions des déchets de bou-

langerie. Au fil du temps, nous nous sommes fait une certaine réputation, et grâce à nos relations, je suis finalement devenu le «premier magasinier» de l'atelier paille, ou quelque 2000 femmes tressaient la paille pour le front de l'Est. Dans un autre atelier, des femmes utilisaient ces tresses pour confectionner des couvre-chaussures pour les soldats du front de l'Est. Parmi les femmes qui faisaient les tresses, il y avait d'ailleurs ma future femme, que j'avais repérée pour ses beaux yeux et ses tresses de paille, pas très réussies et généralement inutilisables. Je crois que nous nous sommes échangé plusieurs fois des livres.

Après plus de deux ans dans le ghetto, mes parents étaient à bout de force. Tous deux sont finalement morts de dénutrition et de la tuberculose, à laquelle on ne pouvait échapper dans le ghetto. Ma mère est décédée le 4 mars 1944 à l'infirmerie, tandis que mon père est décédé le 6 juin, le jour du débarquement³³. Cela aura été la tragédie de sa vie. Il disait toujours: «Je ne serai plus là pour voir l'arrivée des troupes alliées!»

En août 1944, tout le ghetto a finalement été déporté. Je me suis fait prendre lors d'une razzia dans ma rue et j'ai été déporté à Auschwitz-Birkenau. Pour que nous ne fassions pas de problème, sur la place où l'on nous avait rassemblés, le plus haut gradé des Allemands, Hermann Biebow, un homme assez perfide, nous a donné sa parole d'officier allemand que l'on nous envoyait dans un camp de travail³⁴...

3. CAMP DE CONCENTRATION ET D'EXTERMINATION D'AUSCHWITZ-BIRKENAU

Le trajet a duré deux ou trois jours dans un wagon à bestiaux. Nous ne savions pas où nous allions ni ce qui nous attendait. Dans mon convoi, j'avais quelques amis, même quelques parents, mais nous étions tous sous le choc, et chacun ne s'occupait que de soi.

Nous n'avions pas encore entendu parler des chambres à gaz, mais nous savions qu'il n'était rien arrivé de bon à ceux qui avaient été déportés. Les vêtements de ceux qui avaient été envoyés à Chelmno étaient re-

venus sous forme de haillons ensanglantés, mais nous ignorions tout des chambres à gaz.

Une fois arrivés à Auschwitz–Birkenau, on nous a fait passer à travers un couloir grillagé pour l'épouillage. Les prisonniers qui étaient de l'autre côté des grillages nous criaient: «Donnez-nous tout ce que vous avez, ils vont vous le prendre de toute façon!» C'était effroyable, psychologiquement très difficile.

Après avoir été épouillés, nous avons reçu des vêtements de prisonniers. On ressemblait à des fous. On m'a donné un costume beaucoup trop court et une chemise en soie; les sous-vêtements étaient confectionnés à partir de talits³⁵. Avec un tel déguisement, on n'aurait pas reconnu son meilleur ami.

Mon plus grand problème, c'était les chaussures. Lors de l'épouillage, on m'avait tout de suite pris mes bonnes chaussures montantes. Tout le monde a reçu des chaussures en bois, qu'il fallait porter pour aller au travail. Je m'étais porté volontaire pour le transport des matières fécales; nous avions pour tâche d'emporter sur un wagonnet les baquets de matières fécales vers de grandes tranchées. Le trajet passait à côté d'ateliers de couture, où les gens devaient réparer les chaussures des morts pour le secours d'hiver en Allemagne. La première fois que nous sommes passés à côté, j'ai repéré une paire de chaussures, et la deuxième fois, je les ai cachées dans un baquet de notre wagonnet. Après, il m'a suffi de les nettoyer.

À Birkenau, j'ai joué tour à tour de chance et de malchance. On pouvait donner un faux nom et indiquer un autre métier que le sien, et j'ai pensé que cette Allemagne bombardée devait avoir besoin de maçons, alors je me suis inscrit pour ce travail. Il était donc prévu que j'intègre un convoi de maçons, mais j'ai finalement eu un coup de malchance et j'ai raté le départ parce que je m'étais caché chez une connaissance qui était depuis un certain temps déjà à Auschwitz-Birkenau. Le convoi est donc parti, emmenant un autre «maçon» à ma place.

Mais ensuite, la chance a de nouveau tourné, et, par l'intermédiaire d'une autre connaissance, j'ai obtenu une place sous un faux nom dans un

autre block où, nouveau coup de malchance, j'ai attrapé la scarlatine. À Auschwitz, cette maladie équivalait pratiquement toujours à un arrêt de mort. Mais alors, je ne sais plus trop par quel heureux hasard, j'ai croisé le chemin du professeur Epstein; son fils et moi allions au gymnase ensemble avant la guerre. Il m'a tout de suite reconnu, m'a caché et m'a fait appliquer une pommade sur mes rougeurs dues à la scarlatine.

Peu à peu, j'ai guéri, et le professeur Epstein m'a trouvé un poste d'aide-soignant à ses côtés au block des maladies infectieuses. Pendant longtemps, j'ai donc de nouveau eu un «métier». Un certain nombre de gens que je trouvais très intéressants travaillaient dans ce block, le Dr Pavel Kohn par exemple, un mathématicien très doué, qui deviendra plus tard l'un des premiers lauréats en sciences à Prague. Il nous faisait des exposés à l'infirmerie. Je trouvais très important, en plus de rester en bonne santé, de continuer à m'instruire lorsque cela était possible.

Étant donné que les Allemands ne nous donnaient que très peu de médicaments, et pas toujours efficaces, le professeur Epstein (cet homme était un héros!) tentait de se les procurer par d'autres moyens. Par exemple, nous devions inciter, d'une manière ou d'une autre, les prisonniers Canada³⁶ à nous donner les médicaments qu'ils trouvaient dans les valises des déportés. Bien sûr, cela avait un prix, et la seule monnaie d'échange était l'or. Par conséquent, quand quelqu'un mourait à l'infirmerie, s'il avait des dents en or, le dentiste les retirait pour nous et les faisait fondre, et nous nous en servions comme monnaie d'échange.

Bien sûr, ces activités auraient pu nous coûter la vie, puisque le Dr Mengele³⁷ passait faire ses contrôles au moins une fois par semaine. Je devais souvent tenir son vélo, et plus d'une fois, j'ai été témoin de son sadisme. Je veux dire par là qu'il commettait des assassinats de son propre chef, par «intérêt scientifique», et non sur ordre, à l'instar peut-être des sélections qui avaient lieu sur la rampe.

J'ai par exemple entendu un jour le Dr Mengele demander au professeur Epstein pourquoi l'un de nos collaborateurs, un Juif hongrois nommé Gross, était si petit, pourquoi cet homme n'avait pas grandi. Comme



Le numéro de Hanuš A.: B14761³⁸.

personne ne pouvait lui fournir de réponse, le Dr Mengele a dit: «Bon, si nous ne tombons pas d'accord, j'enverrai demain après-midi un véhicule (il parlait des camions pour les chambres à gaz) pour venir chercher le Dr Gross.» Il n'obéissait là à aucun ordre, c'était du pur sadisme...

Longtemps, je n'ai pas eu de numéro, mais en décembre 1944, lors de l'une des dernières opérations de tatouage, je me suis fait prendre et ils m'en ont tatoué un.

Fin janvier, la ligne de front se rapprochait toujours plus d'Auschwitz. En tant qu'aide-soignant, j'aurais pu me coucher dans un lit et y inscrire «typhus», mais j'aurais alors risqué de me faire fusiller. Il y avait des mitrailleuses tout autour du camp. Il y avait aussi des barils d'essence. Les Allemands voulaient autant que possible effacer les traces de leurs exactions. Je n'ai donc pas voulu prendre le risque.

Le professeur Epstein a survécu en se cachant dans le camp.

4. MARCHÉ DE LA MORT VERS MAUTHAUSEN-EBENSEE

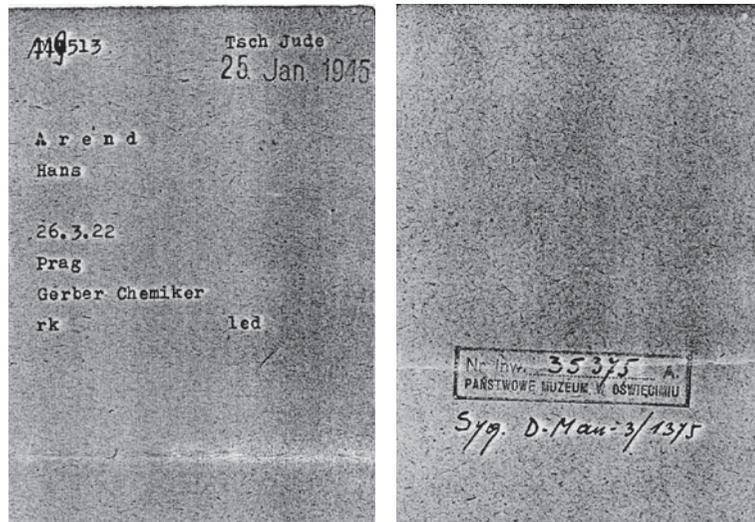
En janvier 1945, j'ai effectué l'une des dernières marches de la mort d'Auschwitz à Mauthausen.

92

PANSTWOWE MUZEUM
Akad. Bractwa 6, Warszawa
T. 021 63 40 00 00
- 659 -

119505	Po.Jude	Adler Gydale	15.0.22	Schlösser	Walla II 30.3.45
506	Fr.Jude	Alga Wa Maurice	20.3.42	Tsch. Zechn.	"
507	Fr.Jude	Albana Stanislaw	27.1.18	El.tech.	13.2.45 gest.
508	Po.Jude	Altbach Feri	21.1.27	El.kant.	Gus.Bergkr. 16.2.
509	Bel.Jude	Altmant Leo	27.0.09	Buchhalt.	Walla II 30.3.45
510	Sl.J.	Amel Nikolas	20.5.25	Schlöss.	Gus.Bergkr. 16.2.
511	Sl.J.	Amel Pavel	7.10.05	Bau.Gsch.	Solvay 29.1.
512	Gr.Jude	Arama Jacques	20.8.27	Schlösser	30.3.45 gest.
513	Pech.J.	Arund Hans	26.2.22	Gerber Chm.	Solvay 29.1.
514	Fr.Jude	ARNDTWEITZ	20.11.12	Kaufer	Walla II 30.3.45
515	Artman Herman		12.12.06	El.tech.	Gus.Georgm. 21.12.
516	Art Isak		13.6.23	Schlöss.	Solvay 29.1.
517	Gr.Jude	Assel Sabatai	10.10.05	Tischler	"
518	Sl.J.	Babkos Chaim	7.12.05	Werkz.Schl.	Gus.Ri. Styr 15.3.
519	Tsch.J.	Bachrach Viktor	21.5.04	Fenster	ubert. 29.3.45
520	Po.J.	Bados Mendel	11.12.26	Tischler	El. Dachau
521		Bajowicz Motek	17.1.09	"	Solvay 29.1.
522		Bajner Abram	22.12.18	Arb.	Walla 20.3.45
523	U.J.	Balasa Gyorgy	20.0.06	Schüler	Solvay 29.1.
524	Po.Jude	Baltzer Ferdymand	13.1.22	Klempner	14.4.45 gest.
525	Sl.	Balk Gerrit	4.5.99	Schlöss.	Gus.Ri.Steyr 15.3.
526	Belg.J.	Baronovsky Sylvain	23.10.96	Schneider	19.2.45 gest.
527	Sl.J.	Barandac Admar	28.5.20	Met.Gstr.	30.3.45 gest.
528	Fr.	Barlinski Tadeusz	2.10.22	Masch.Motz.	24.4.45 gest.
529	Ung.	Barok Fal	7.1.07	M.Schlöss.	Gus.Bergkr. 16.2.
530	U.Jude	Bartos Leonic	17.10.09	Tischler	19.3.45 gest.
531	Tsch.Jude	Beer Erich	29.1.06	Schneider	"
532	U.Jude	Behn Josef	15.4.30	Schüler	"
533	Po.Jude	Bein Jakob	9.11.21	Mont.Schl.	Gus.Bergkr. 16.2.
534		Bein Salomon	15.4.26	Werkhant.	Walla II 30.3.45
535		Beitich Rafael	14.2.15	Buchhalt.	"
536	Tsch.J.	Benda Otto	14.10.26	Telef.Mont.	Gus.Bergkr. 16.3.
537	Fr.J.	Benlignad	14.1.15	Arzt	Solvay 29.1.
538	Po.Jude	Bendermacher Szaja	1.1.21	Kochm.	"
539	Fr.Jude	Benet Abram	23.4.12	Schlöss.	Gus.Bergkr. 16.2.
540	Gr.J.	Benzinas Daniele	16.6.23	Schüler	Solvay 29.1.
541	It.J.	Benzwaite Davide	13.3.10	Buchhalt.	27.2.45 gest.
542	Po.Jude	Berezowski Zalman	11.11.14	Tischler	27.5.45 gest.
543		Berezowski Herzl	15.1.11	Schuster	"
544	Sl.Jude	Berger Alex	15.5.23	Mal Lehrlig.	"
545	U.Jude	Berger Salomon	6.12.15	Mont.Tischl.	Walla II 30.3.45
546		Berger Salomon	4.10.23	Konditor	"
547		Bergida Heric	20.9.12	Schuster	Solvay 29.1.
548	Po.Jude	Berman Isak	15.1.12	M.Schlöss.	Gus.Bergkr. 16.2.
549	Fr.Jude	Berges Philippe	22.2.13	Met.Ar.	10.5.45 gest.
550	U.Jude	Berkovits Sender	26.11.08	Arb.	3.5.45 gest.
551		Berman Tibor	13.6.25	Mediziner	"
552	DR.Jude	Bernhard Heinrich	23.7.93	Arzt	15.2.45 gest.
553	Fr.	Berr Jacques	20.11.23	Koch Metzgr.	"
554	Sl.Jude	Biersmann Resider	1.7.15	Masch. Fechs.	"
555	Fr.	Bischof Kay	10.12.10	Schneider	"
556	Fr.Jude	Bischof Livio	7.10.03	Bauer	Walla II 30.3.45
557	U.Jude	Bischof Eipet	3.2.97	Schlösser	3.2.45 gest.
558	Tsch.Jude	Bittmann Marianne	17.1.96	BauTechn.	"
559	Po.Jude	Blajewski Hielal	3.4.06	Schlöss.	Solvay 29.1.
560	Ung.	Blai Bela	27.12.15	Schlöss.	11.5.45 gest.
561	U.Jude	Blattner Ernd	14.2.05	M.Schlöss.	Gus.Bergkr. 16.2.
562	Belg.Jude	Blum Armandi	26.11.23	Schlösser	"

Nom de Hanuš A. dans la liste des entrées au camp de concentration de Mauthausen (souligné par le Dr A. Strzelecki, cf. Sources et bibliographie).



Carte d'identité de Mauthausen au nom de Hanuš A.

teur s'est approché du convoi avec un panier de produits de boulangerie, mais ça lui a coûté la vie.

Le 25 janvier, nous sommes arrivés au *Stammlager* de Mauthausen, le camp principal d'un complexe plus grand. On nous a fait passer dans un long couloir, il y avait des bâtiments des deux côtés et une porte au bout. Il faisait un froid glacial et les SS ont dirigé sur nous un puissant jet d'eau depuis l'arrière, si bien que tout le monde se ruait vers l'avant et beaucoup de personnes sont mortes piétinées. Trois autres détenus et moi avons eu la présence d'esprit de nous mettre dos au mur et de nous soutenir bras dessus bras dessous les uns les autres, ce qui nous a permis de survivre à cet épisode.

Je suis alors tombé aux mains de détenus tchèques, des communistes, qui travaillaient comme secrétaire et qui m'ont immédiatement interrogé. Quand ils ont compris que je n'étais pas communiste, ils m'ont affecté au prochain convoi pour le camp voisin, Ebensee. Nous devions y creuser des tunnels dans la roche calcaire des Alpes avec des outils très rudimen-

taires³⁹. C'était un travail difficile et dangereux que nous devions exécuter sans casque et avec des forets à pierre; bon nombre d'entre nous y ont laissé la vie. L'hébergement dans les baraques était affreux. Nous dormions à quatre par lit. Il n'y avait plus d'eau pour se laver, nous avions des poux et la gale. Notre état de santé était absolument déplorable, mais nous devions néanmoins exécuter un travail exténuant, et souvent sans être nourris. Alors que nous dégagions la neige à Ebensee, nous avons fait les frais de la grande «miséricorde» de la population civile autrichienne: lorsque, affaiblis comme nous étions, l'un d'entre nous ne pouvait plus travailler, des dames nous dénonçaient auprès du SS de garde: «Celui-là s'est arrêté de travailler!».

Les derniers jours avant la libération, nos gardes étaient étonnamment bienveillants envers nous, et nous demandaient: «Tu leur diras, hein, que j'étais correct avec vous?» À la fin, c'était principalement des Allemands de Roumanie qui nous surveillaient. Mais peu à peu, ils se sont tous enfuis, et un véritable interrègne s'est établi dans le camp. Les détenus ont pu s'emparer de diverses armes et nous avons noyé quelques kapos dans le bassin d'eau anti-incendie.

5. LIBÉRATION

Le 6 mai 1945, le camp a été libéré par l'armée américaine. C'est la Croix-Rouge britannique qui s'occupait des détenus. Nous avons eu beaucoup de chance, car le personnel avait déjà de l'expérience des camps de concentration. Ils nous donnaient de la semoule à manger, ce qui était très raisonnable. Bon nombre de ceux qui ont tout de suite commencé à manger normalement en sont morts.

Dans mon cas, il a d'abord fallu me guérir de la gale et des ulcères aux jambes, ce qui a pris environ deux semaines. J'ai ensuite été pris d'une très forte fièvre. J'avais manifestement attrapé le typhus durant les dernières semaines passées au camp. Les Américains nous avaient emmenés à l'hôpital militaire pour les maladies infectieuses de Saint Wolfgang, où ils



Hanuš Arend
avec sa sœur, vers
1946.

nous ont confiés aux médecins militaires allemands. L'un d'entre eux, le Dr Lagali, qui venait d'une ancienne famille de huguenots, m'a sauvé la vie. Sur les 150 cas de typhus épidémique soignés à l'hôpital, seuls deux patients ont survécu. Pendant toute la phase critique, le Dr Lagali était à mon chevet jour et nuit, m'administrant des piqûres pour soutenir l'activité cardiaque. Après la guerre, je l'ai recherché pour le remercier. C'était un homme bien.

Après cette maladie, j'étais encore plus affaibli, je ne pesais plus que 35 kg. Je suis donc resté à l'hôpital militaire, où l'on me nourrissait bien, et je suis retourné à Prague seulement en novembre 1945 avec un convoi de rapatriement. À ce moment-là, j'étais déjà en assez bonne forme. À Saint Wolfgang, ils nous avaient carrément rhabillés de la tête aux pieds: costume de la marine britannique, chemises en soie et chaussures de marche bien solides. À l'époque, je ne savais pas qui de ma famille avait survécu⁴⁰. À mon retour, j'ai rencontré une tante à Prague, et un beau jour, ma sœur et moi sommes tombés dans les bras l'un de l'autre dans son appartement. Ma sœur était rentrée d'Angleterre, désormais sujet britannique et catholique croyante. À son dernier poste, elle avait travaillé en tant que secrétaire pour le gouvernement tchèque en exil. Nous avons bien entendu tout de suite emménagé ensemble.



Mariage avec
Hana le 29
décembre 1947.

Un jour, depuis le tram, j'ai revu les beaux yeux que j'avais déjà remarqués au ghetto, sauf que la femme avait maintenant beaucoup plus de rondeurs... Un de mes amis avait son adresse et m'a dit: «Elle est belle, gentille et riche, épouse-la!», ce que je fis, quelques années plus tard, et je ne l'ai jamais regretté.

Hana a étudié la médecine et la chimie physique. En 1948, après que les communistes eurent pris le pouvoir en Tchécoslovaquie, nous avons pendant quelque temps pensé à émigrer, comme ma sœur, partie au Brésil, un camarade de classe, Egon Herrmann, ou mon cousin Pavel et sa sœur Eva, qui sont allés au Chili. Mais ni l'un ni l'autre n'avaient fini nos études, et puis il y a eu la naissance de notre fils Michal en 1949 et, en 1953, celle de notre fille Eva. En 1968, après l'invasion par les troupes «amies» du Pacte de Varsovie, nous avons quitté la Tchécoslovaquie, le cœur lourd, car nous y étions très heureux, y avions beaucoup d'amis et y exerçons tous les deux un travail qui nous comblait. Peut-être que ce que nous avons vécu durant notre jeunesse a joué un rôle dans notre décision. Nous ne voulions pas que l'histoire se répète, quand bien même d'une manière moins drastique, et nous ne voulions pas que nos enfants grandissent sous une dictature. Nous tenions à ce qu'ils aient accès à une bonne formation et à ce qu'ils aient une bonne qualité de vie.



Hana et Hanuš
Arend, en juillet
1998, à Zurich.

HANA ET HANUŠ AREND

ZEUGNISSE ZWEIER HOLOCAUST-ÜBERLEBENDER AUS PRAG

Wie Eva Halter-Arend im Vorwort schreibt, war die Beisetzung ihrer im Frühjahr 2010 verstorbenen Mutter der Anlass zu der Niederschrift, auf der Grundlage von Interviews, die 1996 und 1999 aufgenommen wurden.

Hana Arend wurde 1922 in Prag geboren, als einziges Kind von Elsa und Vilém Nagelstock. Die ersten Veränderungen machten sich schon im Jahr 1933 bemerkbar, als die ersten jüdischen Flüchtlinge aus Deutschland nach Prag kamen und auch 1939, als die Deutschen in Prag einmarschierten. Die Juden waren besonderen Einschränkungen unterworfen und die Bierbrauereimaschinenfirma, die Vilém Nagelstock gemeinsam mit einem Freund führte, wurde «arisiert». Hana wurde von der öffentlichen Schule ausgeschlossen. Sie bereitete sich an einem jüdischen Gymnasium gerade auf die Matura vor, als es von den Deutschen geschlossen wurde. In der Schule waren die Klassenkameradinnen und Lehrkräfte nicht unfreundlich zu ihr. Am Vorabend ihrer Deportation nahm sie zuletzt noch Privatunterricht bei ihrem Musiklehrer.

Am 28. Oktober 1941 wurden Hana Nagelstock und ihre Eltern ins Ghetto nach Łódź deportiert. Sie waren sicher, dass sie nicht länger als ein paar Monate bleiben würden; daraus wurden drei Jahre. In dieser Zeit verlor Hana ihre Mutter. Hunger, Durst, Kälte plagten sie. Ständig fanden Deportationen statt, sie verlor Freunde und Bekannte. Als das Ghetto aufgelöst wurde, gelang es Hana und ihrem Vater nicht, sich zu verstecken.

Am 24. August 1944 wurden sie nach Auschwitz deportiert und bei der Ankunft im Lager voneinander getrennt. Ihren Vater sollte sie nie wiedersehen.

Es trafen Transporte aus Theresienstadt ein; es waren viele alte Bekannte aus Prag dabei, die ihnen am Anfang ihre Lagersuppe abgegeben haben, weil sie sie selbst nicht essen konnten. Eines Nachts sah sie zu, wie junge Mädchen, die gerade in die Gaskammern transportiert werden sollten, erschossen wurden, als sie versuchten, wegzulaufen. In diesem Augenblick konnte sie sich nicht vorstellen, das Lager je lebend verlassen zu können. Und dennoch wurde sie zusammen mit ihren beiden Freundinnen aus dem Łódźer Ghetto, Eva Schneider und Vera Popper, nach Kudowa-Sakisch geschickt, einem Aussenlager von Gross-Rosen, wo sie in einer Munitionsfabrik arbeiten musste. Ihre Lebensumstände verbesserten sich deutlich. Es gelang ihr, über Umwege den Kontakt mit einer Tante wieder herzustellen, die ihr Geld schickte; es gab mehr zu essen und die Lagerführerin war weniger unerträglich.

Wenige Tage nach der Befreiung des Lagers kehrten die drei Freundinnen nach Prag zurück. Hana hatte beinahe ihre ganze Familie verloren. Ende 1947 heiratete Hana den 1922 geborenen Hanuš Arend und gründete ihre eigene Familie. Hanuš Arend entstammte einer alteingesessenen jüdischen Familie, die schon im 16. und im 17. Jahrhundert in Prag gelebt haben soll; seine Vorfahren änderten im Jahre 1910 ihren Familiennamen von Abeles auf Arend. Zuhause sprach er mit seinen Eltern, Olga und Viktor, sowohl Deutsch als auch Tschechisch.

Um 1938/1939 bemühte sich Viktor Arend um Einreisevisa nach Übersee für seine Familie. Auszüge aus dem Briefwechsel mit seinem Onkel in den Vereinigten Staaten sind im Band abgedruckt. Daraus geht hervor, dass die amerikanischen Verwandten den Ernst der Lage masslos unterschätzten. Schliesslich konnte Dorris, Hanuš Arend's Schwester, als einzige Prag verlassen. Hanuš wurde im September 1940 vom tschechischen Gymnasium ausgeschlossen und begann als Gerber zu arbeiten, zuerst als Lehrling, dann «schwarz», solange bis er und seine Eltern im Oktober 1941 ins Ghetto nach Łódź geschickt wurden. Im Frühjahr 1944 verlor er beide Eltern; sie starben an Unterernährung und Tuberkulose.

Im August 1944 wurde er nach Auschwitz-Birkenau deportiert, wo er mehrmals hintereinander zuerst Pech und dann Glück hatte. Er gab sich als Maurer aus und meldete sich für einen Maurertransport, verschlief diesen jedoch. Dann erkrankte er an Scharlach – im Lager ein Todesurteil –, wurde aber von Dr. Epstein, einem Arzt aus Prag, mit dessen Sohn er vor dem Krieg aufs Gymnasium gegangen war, versteckt und gepflegt. Professor Epstein machte ihn zu seinem Krankenpfleger, was zur Folge hatte, dass er Dr. Mengele einmal pro Woche sah. Er musste jeweils sein Fahrrad halten und wurde dadurch mehrmals Zeuge seines Sadismus.

Mit einem der letzten Todesmärsche gelangte Hanuš Arend nach Mauthausen, wo er am 25. Januar 1945 ankam; von dort wurde er ins Nebenlager Ebensee verlegt. Obwohl die Arbeitsbedingungen sehr schwer waren, zögerte die einheimische Bevölkerung nicht, die Gefangenen, die den Schnee wegräumen mussten, bei der SS zu denunzieren, wenn sie kurz innehielten. Nach der Befreiung musste er in einem Lazarett in Sankt Wolfgang behandelt werden, wobei Dr. Lagali ihn hingebungsvoll pflegte und ihm dadurch das Leben rettete. Nach dem Krieg konnte er ihn ausfindig machen, um sich bei ihm zu bedanken. Von den 150 Patienten überlebten nur zwei; Hanuš Arend ist einer von ihnen.

Zurück in Prag, bemerkte er eines Tages im Tram eine Frau, die er kannte; ihre schönen Augen waren ihm schon im Ghetto von Łódź aufgefallen. Sie hatten zwei Kinder, Michal und Eva. Im Jahre 1968 verliessen sie die Tschechoslowakei. Hanuš Arend starb 2004, seine Frau 2010.

HANA ET HANUŠ AREND

WITNESS ACCOUNTS OF TWO HOLOCAUST
SURVIVORS FROM PRAGUE

Eva Halter-Arend writes in her foreword that her mother's funeral in the spring of 2010 was the turning point that made her decide to publish both her parents' accounts based on interviews made in 1996 and 1999.

Hana Arend was born in Prague in 1922, the only child of Elsa and Vilém Nagelstock. Things began to change in 1933, when Jewish refugees arrived from Germany, and definitely when the Germans occupied Prague in March 1939. Special restrictions applied to the Jews, and the beer brewing machinery business Vilém Nagelstock owned with a friend was aryanized. Hana was barred from attending public school, and the Jewish high-school where she had been trying to obtain her final certificate was closed down by the Germans. All in all, though, her community remained friendly towards her. There was no hostility at school, neither from her classmates, nor from her teachers. Her private music tutor gave her lessons right until the eve of deportation.

On 28 October 1941 Hana Nagelstock and her parents were deported to the Łódź ghetto, firmly expecting to return to Prague in the following months. However, she would stay in Łódź for almost three years, during which time her mother died. She suffered hunger, thirst and cold and lost most friends and acquaintances to continual deportations. During the dissolution of the ghetto, Hana and her father tried in vain to hide. They were deported to Auschwitz-Birkenau on 24 August 1944 and separated upon arrival. She was never to see her father again.

Among the new arrivals at the camp there were acquaintances of hers from Prague that she had met in Theresienstadt. At first they would give her their meagre soup rations as they refused to eat them. One night she saw young women on their way to the gas chamber being shot to death

for trying to escape. It is then that she realized she might never leave the camp alive. Nevertheless, she was sent to an ammunition factory in Kudowa-Sackisch, a satellite camp of Gross-Rosen, along with her two friends from the ghetto of Łódź, Eva Schneider and Vera Popper. Her living conditions improved somewhat: Hana Nagelstock found a way to communicate indirectly with an aunt who later managed to send her some money; there was more to eat. The woman running the camp was less unbearable.

A few days after the camp's liberation the three friends returned to Prague. Hana had lost almost her entire family. At the end of 1947 Hana created a new family for herself by marrying Hanuš Arend, born in 1922. Hanuš was the offspring of one of the oldest Jewish families of Prague – the Abeles – who underwent a name change in 1910. He spoke both German and Czech with his parents, Olga et Viktor.

In 1938–1939, Viktor Arend began preparing his family's emigration. To which extent the gravity of the situation was being underestimated on the other shore of the Atlantic Ocean is evidenced by a few letters he exchanged with an uncle in the United States appended to the book. In the end, only Hanuš Arend's sister Doris was able to leave Prague before the onset of war. He was made to leave the Czech gymnasium in September 1940, after which he worked as a tanner, first as an apprentice, than illegally, until his and his parents' deportation to the ghetto of Łódź, in October 1941. Hanuš Arend writes about the daily life in the ghetto. He worked as a tanner and did not fail to notice the beautiful eyes of a fellow worker – they were to get married after the war. He lost both his parents, who died of malnutrition and tuberculosis in the spring of 1944.

He was sent to Auschwitz-Birkenau in August 1944 where good luck and bad luck alternated. Prior to a transport leaving Auschwitz – his name was on the list, and his occupation was listed as «mason» – he remained asleep and missed the convoy. When he contracted scarlet fever, which in camp was tantamount to a death sentence, he was kept hidden and nursed by a medical doctor from Prague, Dr. Epstein, whose son

used to hang out with him at the gymnasium. Having become Professor Epstein's assistant also meant seeing Dr. Mengele every week. He often had to stand holding his bicycle and he became a first-hand witness to his sadism.

Hanuš Arend was made to take part in one of the last death marches. He arrived in Mauthausen on 25th January and moved on to the Ebensee satellite camp. Regardless of the extremely harsh working conditions the local population eagerly turned to the SS to denounce prisoners who were just taking a break from shoveling snow. After the camp's liberation he was sent to a hospital in Sankt Wolfgang. Owing to the tireless efforts of Dr. Lagali his life was saved; after the war he did not fail to express his gratitude. Of the 150 people in the hospital who were treated for typhus only two survived, one of them being Hanuš Arend.

Back in Prague, one day he met the woman whose eyes he had found so impressive in the Łódź ghetto. Hana and Hanuš Arend had two children, Michal and Eva. The family left Czechoslovakia in 1968. Hanuš Arend died in 2004, followed by his wife in 2010.

ANNEXES

CURRICULUM VITAE

<i>Name</i>	Hana Arend-Nagelstock	Hanuš Arend
<i>Date et lieu de naissance</i>	9 novembre 1922 à Prague.	26 mars 1922 à Prague.
<i>Écoles fréquentées jusqu'en mars 1941</i>	École primaire et gymnase tchèques jusqu'à l'exclusion des Juifs en septembre 1940. Préparation comme candidate externe à la maturité au gymnase juif de Brno.	École primaire tchèque et gymnase allemand jusqu'à l'exclusion des Juifs en septembre 1940. Préparation comme candidat externe à la maturité au gymnase juif de Brno, apprentissage et emploi comme tanneur.
<i>Ghetto Łodz</i>	28 octobre 1941. 4 ^e convoi pour Łódz.	26 octobre 1941. 2 ^e convoi pour Łódz.
<i>Parents</i>	Mère décédée le 4 juin 1942. Déportée avec son père le 24 août 1944.	Mère décédée le 4 mars 1944. Père décédé le 6 juin 1944. Déporté fin août.
<i>Camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau</i>	Mort du père dans la chambre à gaz après la sélection sur la rampe.	Assistant à l'infirmerie. Du 25 au 29 janvier 1945: marche de la mort pour Mauthausen (Autriche).
<i>Travail forcé</i>	De décembre 1944 au 5 mai 1945; fabrique de munitions à Kudowa Sakisch (camp satellite de Groß-Rosen).	De février à avril 1945; construction de tunnels à Mauthausen Ebensee, Typhus épidémique.

<i>Libération et retour</i>	Par la population tchèque; Retour à Prague le 17 mai 1945.	Par l'armée américaine; Retour à Prague en novembre 1945.
<i>Mariage</i>	29 décembre 1947.	29 décembre 1947.
<i>Études et professions</i>	Études de médecine et poste d'hématologue à l'hôpital Bulovka, à Prague.	Études de chimie physique et travail à l'Institut de physique, à Prague.
<i>Enfants</i>	Michal, 4 septembre 1949; Eva, 1 ^{er} janvier 1953.	
<i>Émigration</i>	12 septembre 1968, en Suisse.	
<i>Emploi</i>	Emploi dans divers hôpitaux; à partir de 1970, employée par Hoffmann-Laroche, Bâle, jusqu'à sa retraite.	Collaborateur et enseignant à l'EPFZ jusqu'à sa retraite.
<i>Décès</i>	26 mai 2010 à Zurich.	17 février 2004 à Zurich.

NOTES D'EVA HALTER-AREND

- ¹ Les 26 et 27 mai 1996, mes parents ont été interviewés à Prague, en tchèque, et filmés par une équipe de caméramans de la *Shoah Foundation for visual History*. Mon père avait l'intention de doubler cette interview en allemand en collaboration avec l'*Archiv für Jüdische Zeitgeschichte*, mais une attaque cérébrale en juin 1997 est venue entraver ce projet.
- ² Mes sources principales pour le témoignage de ma mère sont deux cassettes audio que j'ai enregistrées avec elle en 1995; mon père était incapable de me raconter son histoire à micro ouvert.

Partie Hana Arend-Nagelstock

- ³ La Tchécoslovaquie a vu le jour en tant qu'État autonome en 1918, à la suite de l'effondrement de la monarchie austro-hongroise après la Première Guerre mondiale.
- ⁴ T. G. Masaryk a pris parti pour Leopold Hilsner, un cordonnier juif, accusé en 1899 d'un meurtre rituel et condamné à mort.
- ⁵ Eva Klein, née le 22 mars 1923, a été déportée au camp de concentration de Lublin-Ujazdow et n'a pas survécu.
- ⁶ Margot Töpfer est née d'un père juif et d'une mère non juive, qui l'a fait passer pour l'enfant d'un autre pour la sauver. Eva Petrovská est arrivée à Łódź par le deuxième convoi et a survécu avec sa mère à Salzwedel.
- ⁷ Dans le cadre des Accords de Munich du 30 septembre 1938, les chefs de gouvernement de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Italie et du Reich allemand donnent leur aval au rattachement des Sudètes, dont la population était majoritairement germanophone, au Troisième Reich. La Pologne et la Hongrie s'étant également «servies» en termes de territoire, ces accords signent la fin de l'État tchécoslovaque indépendant six mois plus tard.
- ⁸ Le 15 mars 1939, la *Wehrmacht* occupe la partie tchèque du territoire national et en fait le «Protectorat de Bohême-Moravie». Parallèlement, la Slovaquie se proclame République slovaque, État fasciste.
- ⁹ Les lois raciales de Nuremberg de septembre 1935 comprenaient la loi sur la protection du sang allemand et de l'honneur allemand, qui interdisait le mariage et les relations sexuelles entre Aryens et Juifs, et la loi sur la citoyenneté du Reich, qui retirait aux Juifs la citoyenneté allemande.
- ¹⁰ Avant novembre 1941, date à laquelle le camp de concentration de Theresienstadt a été construit sur territoire tchèque, les cinq premiers convois de Juifs de Prague, soit 5000 personnes au total, sont allés directement à Łódź. Sur ces 5000 personnes, 277 ont survécu.
- ¹¹ En polonais: «C'est une erreur!». Ce convoi était destiné au camp d'extermination de Chełmno, au nord-ouest de Łódź.
- ¹² On appelait «klapsedra» les personnes très maigres, frêles, presque mortes avant de l'être vraiment. C'est aussi le nom que l'on donnait aux annonces mortuaires dans le ghetto. Entre 1940 et la liquidation du ghetto en août 1944, 43 441 personnes y sont mortes de froid, de dénutrition et des conditions sanitaires déplorables.
- ¹³ Ida Repper-Rezek, une cousine de ma grand-mère, a été l'une des rares Juives à pouvoir rester à Prague, car son mari, un Allemand des Sudètes, n'a pas demandé le divorce. Grâce à son choix, cet homme est l'un des rares Allemands des Sudètes à ne pas avoir été chassé après la guerre, et il a vécu dans le même appartement que nous à Prague jusqu'à sa mort en 1965.
- ¹⁴ Sur ordre des Allemands, lors de la *Sperre*, tous les détenus âgés de moins de 10 ans et de plus de 65 ans, tous les malades, ainsi que tous ceux qui n'avaient pas de travail devaient être déportés. Entre le 1^{er} et le 12 septembre 1942, 15 685 personnes ont été déportées vers le camp d'extermination de Chełmno, où elles ont été tuées. Parmi elles, 5860 enfants.
- ¹⁵ Dans le jargon des détenus, les «Canada» étaient les kommandos qui confisquaient les biens des nouveaux arrivants sur la rampe d'arrivée.
- ¹⁶ Le mémorial juif de Černovice, en Bohême du Sud, a été érigé en 1992 par notre ami sculpteur Michael Deiml, à l'initiative de mon frère, sur le lieu de naissance de notre grand-père. Dans le livre *Architektur der Erinnerung*, publié en 2006 par la fondation *Denkmal für die ermordeten Juden Europas*, il est cité comme l'un des 50 mémoriaux les plus importants d'Europe sur le plan artistique.
- ¹⁷ Josef Mengele, médecin du camp de concentration d'Auschwitz, est tristement connu pour la cruauté des expériences médicales auxquelles il s'est livré sur les détenus. Après la guerre, il a fui l'Allemagne et a été recherché dans le monde entier. En 1960, il a été découvert en Amérique du Sud par les services secrets israéliens, mais il n'a pas été arrêté.
- ¹⁸ Irma Grese a travaillé au camp de femmes d'Auschwitz-Birkenau à partir de mai 1944. Elle a été condamnée à mort lors du procès de Bergen-Belsen.

- ¹⁹ Le camp de travail de femmes de Kudowa-Sakisch était un camp satellite du camp de concentration de Groß-Rosen.
- ²⁰ Cf. note 13.
- ²¹ Lorsque je saisis le nom, plutôt rare, de Nagelstock, ou Nagelstocková, dans la banque de données des victimes à l'adresse www.holocaust.cz, il y a cinq entrées. Outre mes grands-parents, il s'agit de Emanuel Nagelstock, né le 26 septembre 1866, déporté à Theresienstadt et tué à Treblinka, qui était le mari et le cousin de la sœur aînée de mon grand-père, et de deux de ses enfants, Bedřich, né le 15 juin 1901, déporté à Theresienstadt et tué à Auschwitz, et Emilie Nagelstocková, née le 11 avril 1913, déportée à Theresienstadt et tuée à Treblinka. D'autres victimes de la famille de ma mère portaient les patronymes Rezek, Katz, Sattler et Weisskopf. Aucun des 19 frères et sœurs de la tante Ida, mentionnée à plusieurs reprises (cf. notes 13 et 20), n'a survécu.
- ²² «Honza» est un surnom pour «Hans» en tchèque; c'est ainsi que ma mère, ses amis et ses collègues appelaient mon père.

Partie Hanuš Arend

- ²³ Egon Erwin Kisch s'est notamment intéressé à la falsification historiographique antisémite de cet assassinat dans son ouvrage *Prager Pitaval*.
- ²⁴ Mes grands-parents sur la photo: mon grand-père Viktor, 2^e debout en partant de la droite dans la 3^e rangée, ma grand-mère Olga, 1^{re} assise à droite dans la 2^e rangée. La sœur de mon père, ma tante Dorris, 4^e en partant de la gauche dans la rangée du bas. Pour plus d'informations sur les membres de la famille présents sur la photo, cf. notes 25 et 29, ainsi que la généalogie de Susan Lowy Lubow dans la partie Sources et bibliographie.
- ²⁵ Deux destins particulièrement bouleversants: un oncle de mon père, Egon Arend, sa femme Melanie et leur enfant de 11 ans Inez (le bébé sur la photo de groupe de la famille Abeles), ont réussi à fuir en Amérique la nuit où les Allemands ont envahi la Tchécoslovaquie. Eva Ruth Arend (cf. photo de groupe, 1^{re} en partant de la droite dans la rangée des enfants), atteinte d'une grave forme de diabète, a épousé son cousin éloigné Viktor Saxl en février 1940. Quelques mois plus tard, le couple s'est enfui à Shanghai dans des conditions des plus aventureuses. Pendant l'occupation japonaise de la ville (décembre 1941), Viktor a sauvé la vie de sa femme et de 426 Chinois malades du diabète en réussissant à produire de l'insuline à partir du pancréas de buffle.

- ²⁶ Adolf Eichmann a créé la *Zentralstelle für jüdische Auswanderung* à Prague en juillet 1939. Initialement, cet organe avait pour but de faciliter l'émigration des Juifs du protectorat de Bohême-Moravie contre remise de la plupart de leurs biens; plus tard, il est devenu l'organe exécutif chargé de toutes les affaires liées aux Juifs, et notamment de leur déportation dans les camps d'extermination. La communauté juive était forcée de collaborer à toutes ces tâches.
- ²⁷ Après la mort de mon père, nous avons retrouvé dans ses tiroirs des échanges de correspondance entre mon grand-père et ses parents en Amérique. Les passages entre les lettres ne correspondent pas à des paroles prononcées par mon père.
- ²⁸ Erich Kirchenberger, cf. note suivante.
- ²⁹ Erich Kirchenberger (1^{er} à gauche debout dans la rangée en haut sur la photo de groupe) a travaillé aux États-Unis en 1938 et 1939, avant de rentrer à Prague. Après l'occupation de Paris, il s'est caché pendant en certain temps, mais il a été dénoncé à la Gestapo. Avec sa femme Marie, née Kisch, ils ont été déportés à Auschwitz le 5 juin 1942, où ils sont décédés. Leur fille Elisabeth (Lilo) Kirchenberger a survécu grâce à une gouvernante courageuse qui l'a cachée.
- ³⁰ Entre la fin novembre 1938 et le 1^{er} septembre 1939, plus de 10 000 enfants considérés comme «juifs» d'après les lois raciales ont pu rallier la Grande-Bretagne. 669 d'entre eux venaient de Tchécoslovaquie.
- ³¹ Il s'agit du même gymnase fréquenté par ma mère.
- ³² Cette carte postale a été découverte par Susann Lowy Lubow (cf. Sources et bibliographie) sur Internet, parmi les documents du ghetto de Łódź. Susann Lowy Lubow suppose qu'elle n'a jamais été envoyée. La destinataire, qui était la mère d'Erich Kirchenberger (cf. note 29, 4^e assise en partant de la gauche dans la 2^e rangée sur la photo de groupe) a été déportée le 23 juillet 1942 à Theresienstadt et est décédée le 5 mai 1944 à Auschwitz.
- ³³ Les Alliés ont débarqué en Normandie le 6 juin 1944.
- ³⁴ Le même événement est décrit dans la partie d'Hana Arend.
- ³⁵ Châle porté par les Juifs pour la prière.
- ³⁶ Cf. note 15.
- ³⁷ Cf. note 16.
- ³⁸ Cette photo a été prise par l'artiste Beate Passow à l'occasion d'une rencontre de la *Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust* en Suisse dans les années 90.

- ³⁹ À partir d'août 1943, sur ordre d'Hitler, des unités de production souterraines travaillaient à la fabrication des missiles V2 dans une dizaine de tunnels parallèles creusés dans certains camps satellites de Mauthausen, notamment dans le camp de concentration d'Ebensee.
- ⁴⁰ D'après les recherches de Susan Lowy Lubow (cf. Sources et bibliographie), 20 ou 21 membres de la famille Abeles ont survécu sur les 47 personnes que comptaient les familles des deux grands-pères d'Hanuš Arend vivant à Prague au début de la Seconde Guerre mondiale.

Sources et bibliographie

Deux vidéos, désormais disponibles en DVD, des entretiens en tchèque réalisés avec mes parents par l'équipe de caméramans de la *Shoah Foundation for visual History* à Prague, en mai 1996.

Deux cassettes audio de l'entretien que j'ai réalisé en allemand avec ma mère en 1995 sur la base du guide de l'*Archiv für Jüdische Zeitgeschichte* de l'EPF de Zurich.

Je dois de nombreuses photos et informations sur les relations de parenté complexes à Susan Lowy Lubow et à ses minutieuses recherches généalogiques sur les familles Abeles/Kussy/Kohn pour la période allant de 1740–1750 à nos jours (2007), cf. <http://familytreemaker.genealogy.com/users/l/u/b/Susan-L-Lubow/Genel1-0012.html>.

Les photos et lettres personnelles proviennent des «archives» familiales de mes parents et des membres de la grande famille Abeles, qui les ont mises à la disposition de Susann Lowy Lubow pour ses recherches.

Les copies des listes des entrées aux camps de concentration d'Auschwitz-Birkenau et de Mauthausen ainsi que la carte d'identité de mon père au camp de Mauthausen ont été fournies par M. Andrzej Strzelecki du Musée d'État Auschwitz-Birkenau, qui a publié le livre *Deportacja Żydów z getta łódzkiego do KZ auschwitz i ich zagłada* (La déportation des Juifs du ghetto de Łódź au camp de concentration d'Auschwitz et leur extermination, non traduit), dont ma mère a été chargée de vérifier l'exactitude des informations en 2001.

La photo du mémorial en l'honneur de Vilém Nagelstock est issue de la documentation du Mémorial juif de Černovice.